

Le Samedi

VOL. III.—NO 4.

MONTREAL, 4 JUILLET 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO. 5 CTS!



Clara.—Charlie, ne parles plus, tu me fais dire des choses ! Tu m'arraches les paroles de la bouche.
Le petit frère.—C'est donc ça ! Lorsque je suis entré, j'ai vu M. Alphonse qui te cherchait aussi quelque chose dans la bouche. C'était des paroles ! Je vais demander à maman comment on peut trouver cela.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POUJER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 4 JUILLET 1891.

CHASSE-SPLEEN

L'aigle américain n'est pas un poulet du printemps.

Toute question a deux points de vue : le mauvais et le nôtre.

Quand la récolte est bonne, le patriotisme pousse dans tous les coins de clôture.

La misère voyage toujours sur des billets de faveur ; le bonheur paie son passage.

Généralement le plus mauvais joueur de billard est celui qui use le plus de craie.

La question politique du moment, c'est de savoir si l'hon. M. Laurier va attendre sa majorité.

Il doit être bien lâche l'homme qui craint de dire à son ami qui souffre d'une dent, de la faire extraire.

Comme idée corsée, il n'y a pas de doute que Jonas a été le premier qui a fait l'usage de baleines pour se serrer.

Au bord d'une excavation de mine, on voit cette inscription : "Prenez garde de vous jeter dedans, il y a des hommes qui travaillent en bas."

Si vous voulez juger de l'énergie d'un homme, ne le faites pas quand il parle à son garçon de bureau ; attendez l'heure où il parle à sa femme.

"Il est si grand, si grand, disait le Marseillais, que, quand il lui arrive d'avoir froid aux pieds, il n'est enrhumé du cerveau que quinze jours après."

Que c'est beau de voir l'expression enfantine et innocente sur la figure d'un homme qui, ayant donné trente sous, reçoit la monnaie de cinquante centimes !

Une dame qui conduisait son septième époux à sa demeure dernière, s'écriait douloureusement : "Il n'y a bien rien que l'espérance qui empêche le cœur de se briser."

Il y a des gens bien capricieux. Un de nos amis vient de renvoyer son domestique pour une paille en croix. Il lui avait donné l'ordre de graisser sa voiture et il s'est fâché contre le pauvre malheureux quand celui-ci est venu lui dire qu'il avait tout graissé, excepté les bâtons après lesquels tiennent les roues.

"—Je suis bien peiné," disait un maître à son valet, "de ne pas pouvoir vous payer votre mois, mais comme le temps c'est de l'argent, je vous donne tout un mois de congé."

La balance de la nature ne semble pas exactement juste ; il faut huit cents roses pour faire une cuillerée à thé de parfum, pendant que deux sous d'oignons suffisent pour envahir tout un voisinage.

Évitez autant que possible de dire, comme dans un récent programme de concert :

"Mlle X... chantera :

"Elle rêvait en errant sur la montagne, accompagnée par le compositeur."

"— Que les jeunes gens sont donc polis, maintenant, disait une dame âgée. Autrefois, je ne pouvais jamais prendre le tramway, sans être serrée de tous côtés. Aujourd'hui, c'est à qui me fera la plus grande place."

Une femme ne prend pas grand temps à s'apercevoir que les hommes sont pleins de défauts ; mais un homme ne perd jamais l'espérance de trouver quelque part, dans le monde, une femme dix pour cent plus parfaite que les anges.

Un des plus grands médecins disait un jour qu'il trouve un honoraire si nécessaire pour donner du poids à une opinion, que lorsqu'il regarde sa propre langue dans un miroir, il prend une pièce blanche d'une de ses poches et la glisse dans l'autre.

Un bébé de New-York, âgé de cinq mois, a déjà un revenu de \$5,000 par année. Quoiqu'ayant encore des goûts prononcés pour la bouteille, il est bon enfant au fond. Tout de même, il y a des filles qui ne se feraient pas scrupule de le prendre tout de suite en mariage.

La prudence est la mère de la sûreté



(En visite à Montréal.)

Elle.—Voilà des quartiers, Joseph, où je ne voudrais pas m'aventurer tout seul après le soleil couché.
Lui.—Tu as raison, bobonne ; il y a tant de freluquets à Montréal qui en ont fait accroire aux femmes !

MOTS D'ENFANTS

La mère.—As-tu donné la plus grosse pomme à ton petit frère, comme je te l'avais dit ?

Johnny.—Non, je me suis trompé, j'ai mangé la sienne sans y penser.

La mère.—Alors, tu lui as donné la tienne ?

Johnny.—Non, c'était à moi celle-là.

Freddie.—Est-ce vrai ce que M. le curé dit : que nous sommes des vers ?

Maman.—Oui, mon cher, nous sommes de simples vers de terre.

Freddie.—C'était pour pêcher une baleine, hein, qu'on avait mis Jonas au bout de l'hauceron ?

La mère.—Qu'est-ce que tu as Freddie, tu as bien l'air fâché ?

Freddie.—Il y a de quoi aussi ! ce matin j'étais tout proche de me mettre en colère, quand quelqu'un est venu me parler, et je cherche depuis ce temps-là à me rappeler ce qui m'avait fait fâcher et je ne suis pas capable !

Fillette.—(qui ne connaît encore de la vie que le photographe d'amateur).—Tu sais, maman, papa a pris des vues dans le bois et il m'a emmené avec lui. En passant, on est arrêté, dans cette grosse maison où on juge les prisonniers. Oh ! c'est drôle, va ! Le juge a fait un grand discours à douze messieurs dans une boîte, puis après il les a envoyés dans une chambre noire pour développer.

Joseph.—Papa, si je prends un écu de la poche de quelqu'un, c'est voler ?

Le papa.—Oui.

Joseph.—Si je paie un écu et que je le gagne, c'est gambler ?

Le papa.—Oui, c'est aussi laid que voler.

Joseph.—Si j'ai quelque chose qui vaut un écu et que je le vende cinq piastres, comment est-ce que ça s'appelle ?

Le papa.—Ça, ça s'appelle des affaires.

COMME ON CHANGE AVEC LE TEMPS

Campagnard, (entrant chez un artiste).—Monsieur, je voudrais avoir le portrait de mon père en peinture.

—Mais, mon cher monsieur, je n'ai jamais vu votre père.

—Eh bien ! qu'est-ce que ça vous fait ? Je vois ici le portrait de Moïse qui est mort il y a trois mille ans ? Il n'était pas vivant quand vous avez fait son portrait.

L'artiste promet, fait le portrait de son niéux, et fait venir son client, qui, s'essuyant les yeux :

—Ainsi, c'est bien mon père ! pauvre homme comme il est changé !

IL RESTE ENCORE LA PEAU

Bellechasse.—Où en sont-ils rendus maintenant dans la cause de Chatmort vs Poulemouillée ; il y a longtemps que ça roule ?

Avocat.—Vous savez que les troubles ont commencé à propos de la possession d'un chien. Le procès dure depuis six ans, et actuellement ne coûte pas moins de \$8000 piastres.

Bellechasse.—Fichtre ! Celui qui aura le chien le paiera cher.

Avocat.—Le chien ? Il est mort la seconde année.

VOYAGE INCOMPLET

Holt.—Ainsi, vous avez couru après la noblesse pendant que vous étiez en Angleterre ?

Higgins.—Oui, j'avais pour motto : "A Rome comme à Rome. En France, j'ai flirté, en Suisse j'ai gravi, en Allemagne j'ai bu, et en Italie j'ai posé."

Holt.—Pourquoi n'êtes-vous pas allé à Monto Carlo ? Là on se tue.

LE FEUILLETON DU SAMEDI

Notre feuilleton finissant avec ce numéro, nous commencerons la semaine prochaine la publication d'un autre beaucoup plus long et très intéressant. Le titre seul, LE SACRIFICE D'UNE MÈRE, suffit pour faire appréhender un feuilleton magnifique. Si celui qui vient de finir a été un peu court, c'était pour faire plaisir à une grande partie des lecteurs, qui nous ont demandé la chose. Maintenant ceux qui désirent, au contraire, un feuilleton long, pourront se régaler tant qu'ils voudront dans celui que nous commencerons la semaine prochaine. Dites-le à ceux qui ne le savent pas ; il est encore temps de s'abonner ; c'est le meilleur temps.

IL FAUT PRENDRE DES MOYENS PACIFIQUES

Dernièrement dans un club de discussion d'une ville du Texas, on discutait la question suivante : *Savoir si l'eau est plus utile que le feu.* Après une discussion de deux heures environ, il fut donné au juge de décider quel parti avait remporté la palme. Mais comme celui-ci était un homme marié, tenant encore à la vie, que le débat avait été chaudement discuté, il crut plus prudent de ne rien décider. Alors, on vit sortir dix revolvers de la poche de ces messieurs, et on put compter sur une scène très intéressante. Tout à coup un homme plus calme que les autres, propose que deux membres de chaque parti adverse et le juge forment un comité, et qu'ils aillent à l'hôtel voisin résoudre le problème. Une demi-heure après la délégation s'en revenait avec la décision suivante : "Comme compromis, le comité a unanimement opiné pour l'eau de feu."

LE MÉRITE DES AFTER DINER SPEECHES

(Fable pour le SAMEDI)

Un chat, un jour, vit un pauvre petit oiseau becquetant une croute de pain dur. Il était tellement à sa besogne, qu'il ne s'aperçut point de l'approche discrète de maître chat ; et celui-ci savourait déjà dans son esprit le fin repas que lui envoyait dame nature. Pour mieux contempler sa pièce, il s'assied, et se fait intérieurement ce petit chapitre de philosophie : "Voyez moi ce fol

DE L'ARGENT PERDU



Delle Van Dick, à un oncle de Californie. — Je ne puis pas vous amener au mariage comme cela. Il faut vous faire couper les cheveux.
L'oncle Sam. — Pourquoi cela ? Je n'en ai pas pour un an. Ils me tombent tout seuls.

UNE BELLE OPÉRATION



Premier duc. — Pourquoi n'annonces-tu pas que tu fais un mariage riche ?
Second duc. — Allons ! Je suis trop jeune pour penser au mariage.
Premier duc. — Mais songes donc aux beaux comptes de tailleur que cette rumeur te permettrait d'ouvrir !

"oiseau tellement occupé à gruger sa croute pourrie, qu'il ne voit pas le danger autour de lui : son attention est toute entière à sa proie, mais je crois qu'elle lui coûtera la vie. Quand je l'aurai mangé, j'emporterai les plumes de la queue à madame minette pour amuser ses petits enfants." Le gloton satisfait de lui-même, se ferme les yeux une minute pour contempler sa proie, et les rêves les plus merveilleux lui traversent le cerveau. Soudain, un bruit léger lui fait ouvrir les yeux, et, oh ! malheur ! un autre chat, qu'il ne connaissait pas du tout, était lui-même à ramasser les quelques plumes qui lui étaient restées dans les dents, seules dépouilles du pauvre oiseau.

Morale :

Il n'y a que les discours après-dîner qui valent quelque chose.

LES PERFIDIES DE LA PHILOSOPHIE

Fripouze le philosophe. — Mille remerciements de me laisser jouir d'une partie de votre fortune.
Fripouze. — Comment cela ?
Fripouze. — Comment ? mais vous me laissez jouir du spectacle de ce magnifique diamant ?
Fripouze. — Il m'appartient ! Mon argent est à moi, et je puis acheter de beaux habits si je veux.
Fripouze. — Et moi je puis les regarder tout à mon aise, et mieux les juger sur vous, que vous-même. Est-ce que je n'ai pas la même jouissance que vous ?
Fripouze. — Je puis aussi acheter de la nourriture.
Fripouze. — Et moi la manger de bon cœur.
Fripouze. — Tenez je puis faire mieux. Regardez ! je donne cinq piastres à ce pauvre homme.
Fripouze. — Oh ! là, vous avez l'avantage sur moi. Vous avez fait un acte de charité que je n'ai pas fait. Je ne veux pas être en reste avec vous. Moi aussi je lui donne cinq piastres.
Fripouze. — Bon ! je parie que vous croyez que nous sommes tous deux dans le même canot ?

Fripouze. — Certainement.

Fripouze. — Détrompez-vous, monsieur, je devais cinq dollars à cet homme tandis que vous, vous ne lui deviez rien. Au revoir.

FABULEUSEMENT TARD

Deux amis reviennent de leur club à l'heure raisonnable de minuit, au moment où une horloge publique sonne ses douze coups. Nos héros, un peu excités par les vapeurs alcooliques, s'appuient sur une clôture amie afin de compter. Au douzième coup, une autre horloge s'adonne à commencer son carillon sur le même ton, et nos amis comptent toujours : 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21.

— De par tous les diables, dit le premier, je suis sorti bien tard dans ma vie, mais je veux être pendu, si jamais je suis sorti aussi tard que ce soir.

UNE QUESTION DE TROP

L'avocat. — Avant de laisser partir le témoin, j'aimerais à lui faire une dernière question. Pouvez-vous me dire, témoin, si pendant ce procès, on n'a pas essayé de vous faire dire une histoire différente ?

Témoin. — Différente de celle que je viens de dire ?

L'avocat. — Oui, n'est-ce pas le cas ?

Témoin. — Oui, monsieur.

L'avocat. — Très bien ! sur votre serment je demande que vous nous disiez les noms de ces personnes.

Témoin. — Vous, depuis une demi-heure.

IL AVAIT TOUT CE QU'IL FALLAIT A PART CELA

Jack. — Je voudrais avoir un anneau de mariage.

Bijoutier. — Le voulez-vous creux ou plein ?

Jack. — Non, vide. Je connais une jeune fille qui l'emplira mieux que vous.

IS MARRIAGE A FAILURE

Madame Bienhuitte à la servante de madame Bondroit. — Bien, qu'est-ce que vous voulez ?

Servante. — C'est madame Bondroit qui m'envoie vous demander, si vous voulez être assez bonne pour compter vos enfants, afin de voir si vous n'en avez pas un de trop ; car la petite Kitty n'est pas encore arrivée et la classe est finie depuis deux heures.

Il y a plus loin entre chez vous et chez nous qu'entre, etc.



Juge de paix. — Etiez-vous présent quand l'assaut a été commis sur vous ?

Le témoin. — Je pense bien.

Juge de paix. — A quelle distance étiez-vous du prisonnier quand il vous a molesté ?

Le témoin. — Sept ou huit pieds.

Juge de paix. — Le prisonnier était-il alors à la même distance que vous ?

Le témoin. — Oh ! non ; lui, il était tout à fait sur moi.

RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES

Voici un problème bien facile, mais de nature à intriguer bien du monde. Un train part tous les jours de Montréal pour Vancouver et un autre de Vancouver pour Montréal. Le voyage dure six jours. Or, on demande combien de trains un voyageur rencontrera de Montréal à Vancouver. Naturellement, vous allez dire : six trains, mais vous n'y êtes pas. Vous oubliez qu'en partant, il y a déjà six trains en route, et qu'il part un nouveau train tous les jours. Donc vous en rencontrerez douze.

Pour ceux à qui les additions ne procurent plus de délassements, voici un problème. Placez les neuf chiffres principaux, 1 à 9, sur trois rangs, de manière à ce qu'additionnés, le résultat donne toujours 15, de quelque côté que ce soit, même diagonalement.

La position des chiffres est la suivante :

15	6	7	2
15	1	5	9
15	8	3	4
15	—	—	15
15	15	15	15

Comment écrire 100 avec quatre chiffres ?
Voici : 99 9 9.

Comment pouvez-vous de 6 soustraire 9, de 9 soustraire 10, de 40 soustraire 50 et dont le résultat additionné ne donne que six ?

Voici :

SIX	IX	XL
IX	X	L
—	—	—
S	I	X

Un jeu très intéressant pour réunions grandes ou petites, est celui des centins. Voici en quoi il consiste : On prend dix pièces d'un centin qu'on place à la suite les uns des autres. Il faut maintenant prendre un des centins, puis en sautant par dessus les deux plus prochains centins couvrir le troisième, et ce jusqu'à ce que tous soient recouverts. Jamais plus ou jamais moins que deux sous à sauter d'une fois. En passant des sous déjà recouverts, la chose compte pour deux.

Au premier abord, on dirait que c'est facile à faire, mais si vous réussissez par vous-même,

LEÇONS D'ÉTIQUETTE



I

II

Il est chic d'être en habit dès six heures du soir.

Il n'est pas chic d'être en habit dès six heures du matin.

vous aurez rudement travaillé. Le truc se fait de cette manière :

On prend le quatrième sous, qu'on place sur le premier, six sur neuf, huit sur trois, deux sur cinq et sept sur dix.

UN BON JOUEUR DE POKER N'EST JAMAIS EMBARRASSÉ

En temps de danger, rien n'est aussi précieux, après l'absence de corps que la présence d'esprit.

Un soir que le jeune Bigley s'en revenait tranquillement de son club, à la suite d'une forte veine qui lui avait garni le gousset, il s'aperçut que deux individus à mine suspecte le suivaient pas à pas. Que faire ! Les idées les plus noires s'emparent de lui et ses membres semblent trahir son émotion. "S'ils sont des voleurs," se dit-il,

"ils vont me saisir, me baillonner et me dépouiller ; si, au contraire, ce sont des hommes de police et que je me sauve, ils vont me rejoindre, m'arrêter ou une baïe de pistolet hâtera mon affaire."

La position était critique. Mais heureusement pour Bigley, il était bon joueur au poker, et ces gens là ont une provision de nerfs capables de décourager un baril de poudre. Prenant son carnet de poche et se tirant un crayon de l'oreille, il s'avance hardiment vers les maraudeurs de nuit et leur demande poliment :

—Pouvez-vous me dire, monsieur, à quelle place se trouve la maison où ce jeune commis s'est suicidé ce soir ?

—De par tous les diables, dit un des voleurs, nous nous sommes morfondus à marcher jusqu'ici, pour suivre un reporter. Voilà du temps bien perdu.

Et chacun de prendre la tangente, qui gaie-ment, qui piteusement.

A L'ÉPREUVE DE L'EAU



I

II

III

Papa, impatient.—S'en ira-t'il ce godelureau ! Heureusement que j'ai un petit moyen.

Henriette.—Quoi ! il pleut ?
Charley.—En effet ; mais j'ai mon parapluie.

—Eh ! bien ! je te disais donc... etc. Petite perovai-
sou de trois quarts d'heure.

LES DANGERS DE L'ÉMOTION

(Fable pour le SAMEDI)

Au temps du défunt Caliph Doncardam, vivait solitaire, une pauvre panthère. Son repaire était éloigné de toute habitation. De son coin caché, elle pouvait dominer de partout une vue superbe, et guetter les passants imprudents qui s'aventureraient dans ces parages. Un jour, une caravane, transportant des richesses fabuleuses, se montre à l'horizon. "Oh ! jour de gloire, jour de bonheur !" S'élançant au devant des aventuriers, ne prit qu'un moment. La caravane était arrêtée, et l'on apprêtait le souper. L'odeur des mets arrive aux narines du pauvre animal, à la vue, surtout, de son plat favori, l'agneau, son estomac affamé, n'y peut plus tenir ; il se trouve faible, et perd connaissance. Le petit garçon du cuisinier, lui plonge un couteau dans le cœur, et tue cette pauvre panthère, qui se faisait une si grande joie de les dévorer tous.

C'est ainsi qu'on perd son prestige, en n'ayant pas le contrôle de ses nerfs.

NOS CHÉRIS



—Tu sais, Lili, si je ne te rends pas ta fille, c'est parceque t'es une femme, sans ça...

LE PREMIER AMOUR

(Pour le SAMEDI)

Pour la première fois, lecteurs, vous voyez ma griffe dans ce journal. Vous vous êtes demandés sans doute, pourquoi je venais mettre mon nom au nombre de vos écrivains habituels ! Je vous répondrai que le plaisir seul de m'entretenir avec vous m'a décidé de vous raconter une petite histoire.

Par un beau soir du mois de juillet, où la lune dardait ses rayons argentés sur la nature qui voulait s'endormir, rêveur, je m'acheminai vers le fleuve St-Laurent, pour prendre le bateau qui partait pour une excursion charmante, disait-on !

A peine embarqué, j'aperçus une jeune demoiselle, me lorgnant des pieds à la tête. Timide comme je l'étais alors, je rougis. Bientôt je devins presque en colère. Qu'est ce que j'avais donc de si ridicule ? Étais-je pire qu'une autre ? Je ne sais ce qui m'a retenu, mais un peu plus, j'allais de mon chef lui faire *les gros yeux*. Dieu seul connaît les choses de ce bas monde ; il sait combien tout change dans la vie. Que de fois notre esprit borné ne voit-il qu'un côté de la médaille, alors que l'autre renferme tant de belles choses ! Je me fis donc présenter cette jeune fille, dans la bonne intention de lui dire *ma façon de penser*.

C'était une jolie brunette à la taille moyenne. Ses grands cheveux noirs retombaient gracieusement sur ses épaules, et deux yeux noirs et brillants illuminaient sa figure cachée sous un de ces chapeaux de paille à large bord, qui conviennent si bien aux jeunes filles. Elle était mise très élégamment.

Telle était la personne à qui j'allais faire la guerre. Je m'élançai vers elle d'un pas ferme, mais plus j'en approchais, plus je sentais mon courage faiblir. Lorsque j'arrivai près d'elle, ma colère s'était transformée en admiration devant cette beauté. Mon ami G... qui était avec moi, connaissait mademoiselle Augustine L... (c'était le nom de mon ennemie), et me l'introduisit, après quoi il nous laissa seuls.

Comment lui parler, grand Dieu ! Que dire pour commencer la bataille ! Elle était si belle et moi si... timide ! Il me semblait que ma raison s'égarait, mes lèvres ne pouvaient plus prononcer les mots. Le mieux que je pus faire, fut de garder le silence, et d'attendre, comme un enfant, qu'elle ouvrit le feu elle-même.

C'est ce qu'elle fit.

—Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux, me dit-elle, vous paraissez bien de mauvaise humeur ?

—Je le crois bien, répondis-je, que je... la faute c'est que... enfin... ce n'est pas grand'chose, un malentendu.

Sa voix avait achevé de me désarmer ; j'étais vaincu, mais fier de ma défaite. Peu à peu mes yeux ne voulaient plus que contempler cette douce physionomie. Comme tous les passagers se promenaient sur le vapeur, je lui demandai si elle n'avait pas d'objections à suivre le courant de cette foule enthousiaste ; alors, nous marchâmes nous aussi.

La main appuyée sur mon bras, nous nous laissâmes entraîner à une douce rêverie.

—Vous ne sauriez croire, me dit-elle, quelle joie j'éprouve aujourd'hui. Depuis longtemps je vous vois passer tous les jours, et j'avais comme un pressentiment que nous serions amis.

J'ai retenu le texte de ses paroles, sans toutefois trop les comprendre, tant je me sentais étrange. Je ne pouvais me rendre compte de ma situation ; je ne savais ce qu'était quel amour, mais j'étais heureux. Malgré moi, ma main trembla ; elle s'en aperçut.

—Votre main tremble, me dit-elle en riant, serait-ce que vous êtes déjà vieux ?

—Non, lui répondis-je, ce serait plutôt que je suis trop jeune.

Oui, le cœur à seize ans est facile aux impressions, semblable à la plante délicate et flexible que la brise agite. Je sentais que quelque chose étrange se passait en moi : c'était le commencement de *mon premier amour*. Et déjà je me disais : "Je serai un homme maintenant, j'aurai une blonde, j'irai voir les filles !" Tout en causant, elle tira son mouchoir. En le sortant de sa poche, elle accrocha le coin de son portrait qu'elle avait fait photographier dans la journée même, et je me hasardai de le lui demander. Elle me l'accorda après une lutte assez contestée où quoi que vainqueur, je devais donner le mien en otage.

Ce premier succès m'avait un peu enhardi, et ne me doutant pas que l'émotion qui se tradui-

NOS CHÉRIS

UNE AUTRE VARIÉTÉ



Lili.—Qu'est-ce que c'est que ça, madame, sur les arbres ?

La dame.—C'est des bourgeons, ma chérie.

Lili.—Ça boit donc des arbres ?

La dame.—Non, ça ne boit pas.

Lili.—Pourquoi donc que maman dit toujours à papa que c'est à force de boire que le nez lui bourgeoine ?

NOS CHÉRIS



Mick.—Maman ne veut pas que j'aille jouer avec toi, parceque ta petite sœur a la rougeole.

Nick.—Ça ne prend pas, ça, avec moi. Tu es jaloux, parceque la tienne ne l'a pas.

sait sur ma figure me dispensait de lui dire ce que je lui laissais comprendre, il me semblait que pour compléter mon bonheur, je devais lui faire un aveu formel. Et c'est d'une voix tremblante que je débutai ainsi :

—Oh ! si vous saviez comme j'aime...

—Les excursions ? dit-elle.

—Non.

—Vous ne les aimez pas ?

—Oui je les aime.

—Mais pourquoi avez-vous dit non ?

—Je ne parlais pas des excursions, je parlais de vous.

—Ah ! c'est moi que vous n'aimez pas ?

—Mais, non ! Vous voyez bien que je vous aime !

—Que dites-vous ? Vous n'aimez ?

—Suis-je à blâmer ?

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—Mais comment vous expliquer une chose qui se ressent bien mieux qu'elle ne s'exprime

—Ne savez-vous pas, monsieur, que l'amour qui naît si vite, s'en retourne aussitôt ?

—Mais, ignorez-vous, mademoiselle, que la fleur s'épanouit aux rayons du soleil et qu'elle conserve son éclat et son parfum tant qu'il lui communique son doux rayonnement qui la rajeunit sans cesse ?

—Je suppose, dit-elle, que le souvenir est le parfum de la fleur et que le cœur en est le calice. Et comme la rose ne doit pas être sans parfum, le cœur ne doit pas être sans souvenir.

—En effet, lui dis-je, le souvenir d'aujourd'hui sera aussi celui de demain.

—Et moi je puis vous dire, que le souvenir de demain sera le même que celui d'aujourd'hui.

En ce moment le bateau était de retour. J'allai reconduire mon Augustine, comme j'étais disposé à l'appeler ainsi. Je m'en allais joyeux et inquiet en même temps. J'étais heureux de ses paroles mais inquiet de sa sincérité.

Je lui dis bonsoir d'un air inquisiteur, mais son dernier sourire a fait naître mon premier espoir.

SALADO PAID.

C'EST SI PEU

Mlle Passée (trente-sept ans).—A l'anniversaire de ma naissance, mon père me donne toujours autant de piastres que j'ai d'années.

Un ami.—C'est superbe !

Mlle Passée.—Oui, mais qu'est ce qu'on peut faire avec vingt piastres ?

L'Infaillibilité de la bonne aventure



Bohémienne. Vous êtes riche, adoré des femmes. Votre montre sera volée dans un voyage en chemin de fer.

Et quand Raoul Duval arriva le soir chez lui, il resta ému et ébahi de la science de cette Gypsié; car en effet, il constata que sa montre était disparue; mais il lui restait les femmes.

TRIBUNAUX COMIQUES

MAIS! C'EST CANTALOUPE!!

(Pour le SAMEDI)

Audience de simple police, à Paris. Le nommé Grumet est traduit devant la barre. C'est un Auvergnat mal charpenté, à l'air revêche; petit, mais rageur, et doué comme superfétation d'un nez rubicond à faire rougir une tomate; de son métier marchand de vieux fers et de débris de bâtisses. Deux témoins sont assignés en même temps que lui: 1^o. Son ami Durand, boulanger de son quartier, 2^o et le gardien du Musée Grévin... Vous savez, le fameux musée aux figures de cire.

Le président.—Grumet, vous êtes prévenu de tapage injurieux et de bris d'une statue de cire au Musée Grévin, boulevard des Italiens. Le musée vous réclame 190 francs d'indemnité.

Grumet.—Tout ça, mon président, c'est la faute à Cantaloup.

Le président.—Cantaloup n'est pas dans la cause; précisez.

Grumet.—Mon président, Cantaloup, c'est un gros qui a un nom de melon et une tête de citrouille. Une tête! ah! Si vous voyiez cette tête, mon président! Je voudrais vous la faire voir. Histoire de rire... Ah! mais, la voilà, ou par à peu près; regardez ce gros-là (designant le greffier). C'est qu'il lui ressemble! Ne serait-ce pas Cantaloup?

Le président.—Pas d'allusions déplacées ici.

Grumet.—Si c'était Cantaloup! c'est lui qui serait déplacé ici. Si vous connaissiez Cantaloup!

Le président.—Venez au fait, venez au fait.

Grumet.—Alors, que Cantaloup, c'est un de mes concurrents dans la brocante; les vieux fers, les vieux bois, les démolitions, quoi. Pour les démolir, il faut bien des brocanteurs comme nous qui les utilisent. Une supposition, mon président, que vous soyiez démoli!... il faudra bien vous utiliser.

Le président.—Au fait, au fait.

Grumet.—Hé bien! qu'alors, nous avons eu, moi avec Cantaloup, comme qui dirait une dispute. J'avais mis à 30 frs les 100 kilos de vieux fers et lui, il les a mis à 29 frs parce qu'il avait derrière lui "la bande noire," un tas d'accapareurs, quoi? Pour lors, nous nous sommes disputés, et comme il est très gros, très fort, avec une tête de citrouille, il m'a allongé un coup de poing, mais un coup de poing, que j'ai saigné comme un bœuf et que ma première, ma défunte,

JOHN SMITH

Le nom ordinaire John Smith n'est pas des plus distingués en lui-même, mais quand il arrive à être prononcé en langue étrangère, il acquiert toute la notabilité voulue. Ainsi:

En latin, Johannes Smithus;
 " italien, Giovanni Smithi;
 " espagnol, Juan Smithus;
 " hollandais, Hans Schmidt;
 " français, Jean Smeets;
 " russe, Jonloff Smithowski;
 " chinois, Jahon Shimmait;
 " irlandais, John Smithsen;
 " tatarorien, Iom la Smittia;
 " polonais, Ivan Schmithiweiki;
 " belge, Jihon Schmidt;
 " mexicain, Jontli F'Smitri;
 " grec, 'Ion Smikton;
 " turc, Ioe Seef.

QUAND ON EST TROP POLI, VOILA CE QUI ARRIVE

A.—Je crois que ma femme et la vôtre ne s'accordent pas très bien?

B.—Peut-être, mais c'est la faute de ma femme.

A.—Monsieur est trop bon. Je sais que c'est la mienne qui a tort.

B.—Pardon, monsieur, ma femme, pour la chicane, n'a pas sa pareille.

A.—Allons donc! c'est la mienne, c'est la mienne... (Paf! o'lan! Et des gijles plein l'air).

FABRIQUE DE GIBIER



Le père Antoine.—Emporte-moi la hache, vite!

Polline.—Pauvre chat! Qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

Le père Antoine.—Rien du tout! mais tu vois, je viens de lui coudre des oreilles; et une fois la queue coupée, il va faire un lièvre passable. Je veux que le freluquet qui saute la clôture le voie se sauver. Je lui ai dit que le bois est rempli de gibier; et il va louer notre maison deux cents dollars pour l'été.

s'est brûlé les mains à me faire des cataplasmes de graine de lin. Et je m'étais toujours dit: "Cantaloup, si jamais je te rencontre, gare!"

Le président.—Grumet, nous sommes bien loin de la scène pour laquelle vous êtes traduit ici.

Grumet.—Ah! pour la scène. Je ne m'en rappelle plus. J'étais pompette. Mais il y a là, devant votre vénérable justice, mon ami Durand, le boulanger d'à côté de chez moi, qui est sorti exprès du pétrin pour venir témoigner. Lui, il vous tirera les choses au clair, et il s'en charge. Ce n'est pas parce qu'il fait des brioches que je dis ça, au moins.

Le président.—Durand, approchez-vous.

Durand.—Mon président, tout ce que je peux vous dire, c'est que mon voisin Grumet est bien le plus brave homme qu'on puisse trouver, mais quand il a bu, il a toujours un tas de rancunes qui lui reviennent par la tête. Or, nous avions écrasé un grain.

Le président.—Hum! un grain, dites donc toute une grappe.

Durand.—Oui, mon président, un grain ap-

LUTTE INUTILE



Le Temps à Belle-Quarantaine.—Lutte inutile, ma belle. Rendez-vous.

pelle l'autre. Et que pour lors, ayant bien bu, bien diné, je lui dis comme ça: "Grumet, ce n'est pas parce que tu gagnes plus gros que moi que ce sera à dire que t'auras payé tout le temps. Voilà la pluie qui s'amène, entrons donc à ce fameux Musée Grévin, où qu'il y a toutes sortes d'empereurs, de reines et d'assassins. C'est moi que je paie." Alors que nous entrons, avec nos parapluies, puisqu'il allait pleuvoir. Tout d'un coup Grumet, me serre le bras et me montrant un monsieur très bien mis qui se précipite sur une jeune fille. "Durand! qu'il me dit, voilà Cantaloup qui va faire un mauvais coup!" J'ai beau lui dire: "Allons donc, fou! ça c'est Lacenaire, l'homme qui parlait si bien." Ah! ouiche! "Je te dis que c'est Cantaloup. Je le reconnais bien, avec sa tête de citrouille." Et vlan! Et vlan! avec son parapluie, il se précipite sur Cantaloup, pardon, mon président, sur Lacenaire, il lui démolit le nez. Que voulez-vous? il est démolisseur de son état; il lui fend le crâne et lui écrase la mâchoire. Si bien qu'il est arrivé deux sergents de ville, puis le gardien du musée et qu'on a conduit Grumet au poste de la rue Drouot et que j'ai été obligé d'aller chercher des voisins, le connaissant bien, pour le réclamer, qu'on ne l'a relâché qu'à quatre heures du matin et qu'il dormait d'un profond sommeil, criant à pleine gorge: "Je veux mon parapluie! On m'a pris mon parapluie. Euphrasine va me disputer si je rentre sans mon parapluie!"

Le président.—Très bien! asseyez-vous. Il y a un autre témoin; le gardien du musée. Appelez-le.

Le gardien.—Monsieur le président, je ne suis arrivé qu'à la fin, lorsque la tête de Lacenaire était en pièces, par le fait de monsieur et de son parapluie. Il y en a pour 190 frs. Si tout le corps avait été en cire, il y en aurait pour 7 à 800 francs.

Le président.—Grumet, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense?

Grumet.—Tout ça, c'est de la faute à Cantaloup. Et puis, je réclame mon parapluie; ma femme me fait des scies avec mon parapluie.

Le président.—Le tribunal, considérant vos bons antécédents, vous condamne à 29 francs d'amende et à payer 190 francs au Musée Grévin.

Grumet.—Merci, M. le président, pour mes bons antécédents. C'est bon, on va payer. Mais si jamais je rencontre Cantaloup! Il y aura deux comptes à régler.

GUSTAVE D'EYZEN.

Montréal, 27 juin 1891.

UNE OCCASION SUPERBE



Adèle.—Mais pourquoi l'as-tu épousé, si tu ne l'aimais pas ?
Madame Banquerolle.—Tu le connais, c'est le meilleur vendeur de Morgan ; il m'a offert un si bon marché que je n'ai pas pu résister.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Petits cadeaux.—Un de nos confrères de l'Eclair fait aujourd'hui le très curieux relevé des petits cadeaux qu'a reçus M. Carnot au cours de son dernier voyage. Il en est de bizarres, témoin la liste de ceux-ci :

- Un bâton ferré.
- Une balance.
- Un fouet.
- Un gilet en poil de chien.
- Une boîte brodée.
- Un coussin.
- De la soie en pièce.
- Des dentelles.
- Un pont en réduction.
- La jument Turlurette.
- Une paire de sabots.
- Une livre de beurre.

!!
A-t-elle fondu, la livre de beurre ?

Entre cochers.—En aucun cas, dit le Journal de l'Agriculture du Nord, un cocher ne doit passer une voiture et rester devant, de manière à faire manger de la poussière à l'équipage qui est derrière.

A ce sujet, il nous vient à la mémoire une assez drôle d'histoire.

Le vieux duc de Clermont-Tonnerre, conduit par son cocher Baptiste, se trouvait un certain jour sur la route très poussiéreuse de Versailles à Paris.

Les chevaux étaient maintenus à un bon trot de route.

Par derrière arrivait l'équipage de M. le comte de Pontchartrain, alors ministre.

Le cocher du ministre pousse ses chevaux, dépasse la voiture du duc et se maintient devant sans allonger l'allure et soulevant des nuages de poussière.

Baptiste, outré du procédé, pousse ses chevaux, qui se trouvaient être supérieurs, et se prépare à passer à son tour.

Alors s'engage le dialogue suivant :

—Ne passez pas ! je mène le ministre, M. le comte de Pontchartrain.

—Je me f... de ton pont... de ton char... de ton train... moi je mène le Tonnerre !

Il passe et s'éloigne.

Et le vieux duc se penchant à la portière :

—Baptiste, c'est bien, je te fais une rente de cent écus.

J'ai pour voisin un marchand de chansons qui m'ennuie avec ses propos lugubres ; il me parle que de ses r'cuils.

A propos de la grève des omnibus :

Enfermés dans leurs bureaux, quelques rares infortunés contrôleurs d'omnibus arpentent la pièce comme des animaux en cages. Ils ne voient rien venir, commeœur Anne, pas une voiture.

—Pauvres diables ! disait un passant, — les voilà sans moyen de "correspondances."

La jeune Liline—douze ans—est très forte en dessin.

Elle vient d'achever, au crayon, un superbe Romulus d'après la bossue.

—Mais il est aveugle, ton Romain, lui dit son oncle.

—Ah ! c'est comme ça : en pension, on ne nous permet pas de faire de l'œil.

Un peintre rencontre un critique qui a éreinté son tableau avec un parti pris et une férocité de petit journal de province.

—Mais vous ne l'avez seulement pas vu... Vous n'avez pas été à l'Exposition...

—C'est vrai, je ne vais jamais au Salon ; mais c'est pour mieux garder mon indépendance...

Entre deux viveurs :

—Il paraît que tu vas bien, mon gaillard ! Trois nouvelles conquêtes depuis un mois.

—Trêve de raillerie ! Regarde donc ma tête sur laquelle il a neigé !

—Précisément, mon cher. Nous sommes au printemps. Les vieux "pêcheurs" sont en fleurs !

Un invité, frappant sur l'épaule d'un vieux monsieur à l'air digne :

—Est-ce que ma figure ne vous est pas familière ?...

Le vieux monsieur, le toisant :

—Ce n'est pas votre figure qui est familière... C'est votre main.

Entres peintres :

—Qu'est-ce que c'est que ton modèle ?

—C'est un ancien clerc de notaire...

—Alors, c'est une tête d'étude !

Chez la concierge :

—Alors, vot' propriétaire est devenu fou, madame Pipelet ?

—Oui, madame Chaputard ; nous l'avons conduit à Charenton.

—C'est-y croyable ! Comment vous êtes-vous aperçue de sa folie ?

—Oh ! il n'y avait pas de doute possible, il a diminué le loyer des locataires !

Grosbinet assiste au Congrès des historiographes dans lequel on discute l'existence de Guillaume Tell.

—Pour moi, remarque Grosbinet, ça me serait égal de n'avoir jamais existé si je devais avoir un jour une aussi grande célébrité !

Un monsieur tombe dans la fosse aux ours d'un jardin zoologique. Les ours sont en train de le dévorer.

Les gardiens accourent, et l'un d'eux, se penchant, s'écrie :

—Dites donc, là-bas, l'homme, vous ne savez donc pas qu'il est défendu de donner à manger aux bêtes ?

A la correctionnelle : un prévenu la figure emmitouffée :

—Quel est votre âge ?

—La rage de dents !

NE S'EST PAS ADONNÉ A LE RENCONTRER

Mademoiselle V.—Aimez-vous la musique de Rossini, monsieur F. ?

Mr. F.—Passionnément.

Mademoiselle V.—Connaissez-vous son "Barbier" ?

Mr. F.—Non, je ne le connais pas. Je me rase toujours moi-même.

POURQUOI IL N'A PAS EU SES DEGRÉS

Professeur.—Pouvez-vous nous dire où est né Homère ?

L'élève.—Il y a huit villes qui se disputent l'honneur d'être la place natale d'Homère ; mais je crois que c'est maintenant un fait établi qu'il n'y en a que cinq qui ont le droit de réclamer cet honneur.

LYCEUM

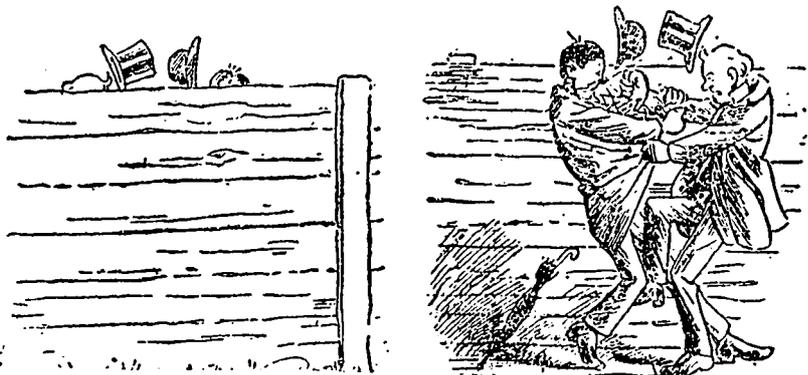


Les anciens disaient que la musique classique seule était digne d'amuser et de réjouir le public. Sans doute, c'est bien beau, mais aujourd'hui l'opéra comique semble prendre la première place, parce que la gaité qu'il produit chez nous est un vrai délassement pour l'esprit fatigué. C'est une source de récréation dont nous ne pouvons nous passer. Quand un homme s'en vient, le soir, fatigué de son travail, l'esprit chargé des différents tracass qui l'ont agité, rien n'est plus propice pour le distraire et lui rendre sa gaité qu'une soirée

au Lyceum, pour entendre le chef-d'œuvre de Lecoq et d'Offenbach, "Girofle Girofla." C'est une pièce magnifique, rendue avec beaucoup d'art. Don Bolero, par M. G. M. Herbert, a été superbe et mademoiselle Myra Mirolla a su se mettre à la hauteur de son rôle. Elle a une voix superbe et très sympathique. Qu'on aille entendre cet opéra, il est très joli.

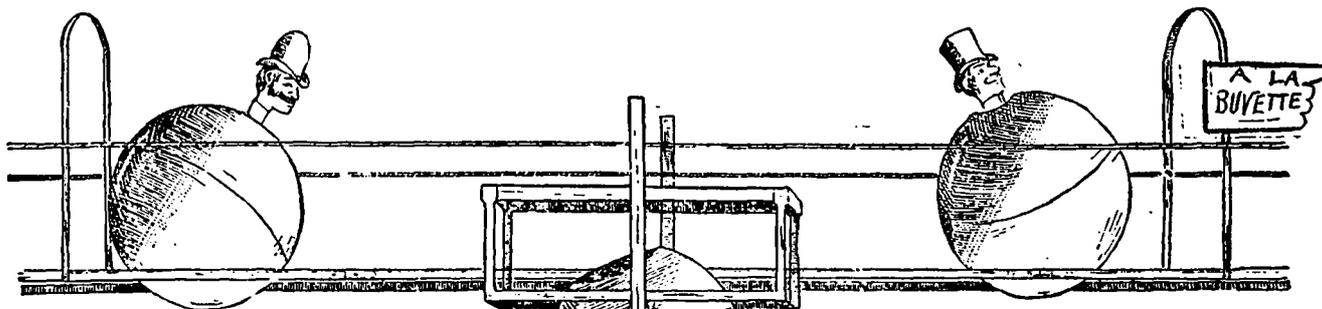
La semaine prochaine, on nous fera entendre "Fra Diavolo." Inutile de dire qu'il y aura foule tous les soirs.

ILLUSION D'OPTIQUE



I Vous croyez peut-être que se sont deux messieurs qui se font des politesses ? II Les deux messieurs rus de proche.

UNE APPLICATION PRATIQUE DES PANIERS VOYAGEURS DE MAGASINS



LE KIRSCH

Le kirsch est une liqueur de table fort connue, limpide, incolore ; elle dégage un parfum de noyau fort recherché par les amateurs. Elle est d'invention allemande, comme l'indique son nom : *kirschwasser* (eau de cerise), d'où nous avons fait *kirsch*, par abréviation.

Le kirsch est, en effet un produit de la distillation d'une espèce de cerise sauvage fort répandue dans les Vosges, dans une certaine partie de la Franche-Comté et dans le pays de Bade.

On a falsifié le kirsch comme on a falsifié toutes choses de nos jours. On fait du faux kirsch avec de l'alcool de grains ou de betteraves, épuré par l'extraction des huiles essentielles qui lui donnent une odeur et un goût infects. Cet alcool rectifié n'est pas encore tout à fait exempt de mauvais goût, mais on masque ce défaut en ajoutant des essences d'amandes amères ; on procure ainsi à cette odieuse boisson quelque chose qui ressemble à l'arome délicat du noyau de merisier.

C'est comme cela qu'on a fait l'eau de vie de genièvre (le *gin* des Anglais, le *skiedam* des Hollandais), où il n'entre du genièvre que pour parfumer l'alcool provenant de racines ou de grains.

Le vrai kirsch est facile à reconnaître. Il possède une finesse de goût, un velouté et un corps que n'ont jamais pu obtenir les sophistiqués les plus habiles.

On fait le kirsch avec le fruit du merisier-cerisier, que Linnée appelle *prunus sylvestris*, une variété du *D. cerasus avium*, dans la famille des amygdalées.

En français, les bons gens appellent cet arbre le *merisier*. C'est un bel arbre, qui s'élève jusqu'à 45 pieds de hauteur, et donne au printemps des fleurs blanches comme la neige, répandant, dans les bois, une douce senteur analogue au bouquet de la liqueur qu'elles produiront un jour. Ses petites cerises sont généralement noires et brillantes comme des perles de jais ; il y a une variété à fruits rouges. L'arbre à fruits rouges atteint une plus grande hauteur que l'arbre à fruits noirs.

Le bois du merisier est assez recherché pour ébénisterie. Il est rouge ; son grain est fin, serré. On peut construire avec ce bois des charpentes fort solides. En Allemagne, ses branches font les beaux tuyaux de cerisier, support naturel des immenses pipes de porcelaine des fumeurs de ce pays.

L'OUVERTURE DE LA PÊCHE



Achille philosophe. — Non, je n'aime pas les instruments à corde.



« Tout le monde souffre des entrées et des sorties au théâtre, housculant les spectateurs, déchirant les robes, écrasant les pieds, etc. Nous avons perfectionné le système des messageries de magasins. Chacun peut partir de son siège sans troubler son voisin.

Le tuyau de cerisier a, dit-on la propriété de neutraliser l'acreté du tabac. Tant mieux pour les fumeurs.

Les savants décrivent ainsi le fruit du merisier : « Globuleux, noir, de la grosseur d'un pois, à suc très-coloré et d'une saveur un peu amère. »

C'est un fruit qu'on ne mange pas.

Le merisier croit dans les verges des paysans des Vosges, de la Franche-Comté et du pays de Bade mais c'est surtout dans les forêts des bords du Rhin qu'il se trouve en abondance.

Autrefois, les paysans vosgiens et badois faisaient du kirsch uniquement pour leur consommation personnelle ; mais, peu à peu, le goût de cette savoureuse liqueur s'est répandue, et la fabrication du kirsch est devenue pour les cultivateurs de ces contrées une véritable industrie assez vaste et très lucratives.

On boit partout aujourd'hui du « kirsch de la forêt Noire, » ou plutôt on croit en boire, ce qui revient au même pour ceux qui ne s'y connaissent pas. On en boit même beaucoup plus que la forêt Noire en produit.

Les habitants de ces pays, hospitaliers comme s'ils n'appartenaient pas aux nations civilisées qui deviennent moins hospitalières tous les jours, ont encore conservé le patriarcal usage d'offrir à l'étranger qui les visite le vin de la bienvenue et les coups de l'étrier. C'est invariablement un verre de kirsch qu'on vous offre, la meilleure boisson du ménage.

L'époque de la récolte des merises (1er juillet) est un véritable jour de fête. Les jeunes gens et les jeunes filles, revêtus de leur pittoresque costume si bien reproduit dans les toiles charmantes de Gustave Brion, le gracieux peintre des mœurs de l'Alsace et de la forêt Noire, commencent par cueillir les cerises des verges, puis il vont dans la forêt continuer la précieuse vendange. A une large ceinture est suspendue la vaste poche dans laquelle les hommes grimpés sur les arbres, mettent leur récolte. Un râteau à long manche, et affectant une forme ovale, sert à ramener, à portée de la main, les branches éloignées ou à détacher violemment les fruits trop élevés.

Les jeunes filles ramassent les cerises qui jonchent le sol, en remplissent leur paniers qu'elles

viennent ensuite dans de grands et larges baquets en bois blanc.

Après la récolte, les glaneuses viennent chercher les fruits oubliés.

Les petites cerises remplissent des cuves de bois, des tonneaux défoncés, où elles sont entassées. On les y laisse fermenter jusqu'au mois de septembre.

On les passe alors à l'alambic.

L'alambic des paysans de la forêt Noire est fort simple ; c'est l'enfance de l'art. Un fourneau, une chaudière en cuivre étamé, dont le couvercle à deux tuyaux, une espèce d'entonnoir latéral pour permettre l'introduction des cerises fermentées dans la chaudière, un long tuyau communiquant avec le serpent qui est placé dans une cuve réfrigérante remplie d'eau.

Puis c'est tout. L'appareil est fort élémentaire. On distille une première fois et on rectifie l'alcool obtenu, c'est à dire on le repasse une seconde fois dans l'alambic.

Le pulpe, le jus, le noyau de la merise, distillés ensemble, produisent cet alcool agréablement parfumé que nul sophistiqué n'a jamais pu reproduire.

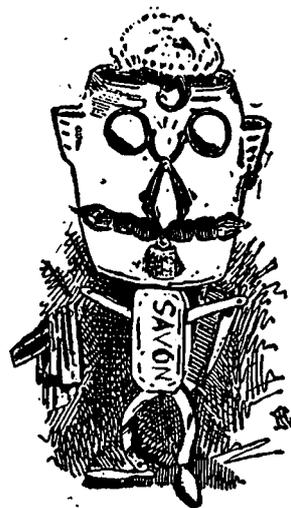
L'habitude de consommer du kirsch comme liqueur de table date de la fin des guerres du Palatinat. Turenne avait adopté cette délicieuse liqueur et en avait répandu le goût parmi les officiers de son armée, qui en rapportèrent la mode en France.

Chose bizarre, depuis cette époque la mode s'en est continuée. Et on dira que les Français sont volages, inconstants, et que la mode est aussi changeante que le vent ! Les bonnes choses s'en vont pas, et le kirsch est au nombre des meilleures choses que l'homme puisse consommer avec modération.

LES "VICTORIA" DE LA FAMILLE ROYALE

Comment fait la famille royale pour distinguer toutes ses Victoria les unes des autres ? Il y en a une dans chaque famille de la seconde génération : Victoria de Prusse, Victoria de Galles, Victoria d'Edinburgh, Victoria de Hesse, Victoria de Schelswig Holstein, Victoria de Connaught, Victoria de Battenberg et Victoria de Teck. Il n'y a pas de Victoria d'Albani.

DESSIN A DEUX ASPECTS



LE BARBIER

PINCÉE DE CONSEILS

SEMELLES EN FIRIMITE

Un inventeur allemand vient de proposer de faire des chaussures avec des semelles de pierre.

Il mélange pour cela de la glu avec une certaine quantité de quartz.

Ces semelles sont flexibles et, au dire de l'inventeur, absolument indestructibles.

Elles ne sont pas plus lourdes que celles en cuir et sont imperméables. Bref, on en dit des merveilles.

RAILS EN CUIR

Une Compagnie vient de se former dans la Nouvelle-Galles pour fabriquer des rails de chemins "de fer" avec du cuir comprimé.

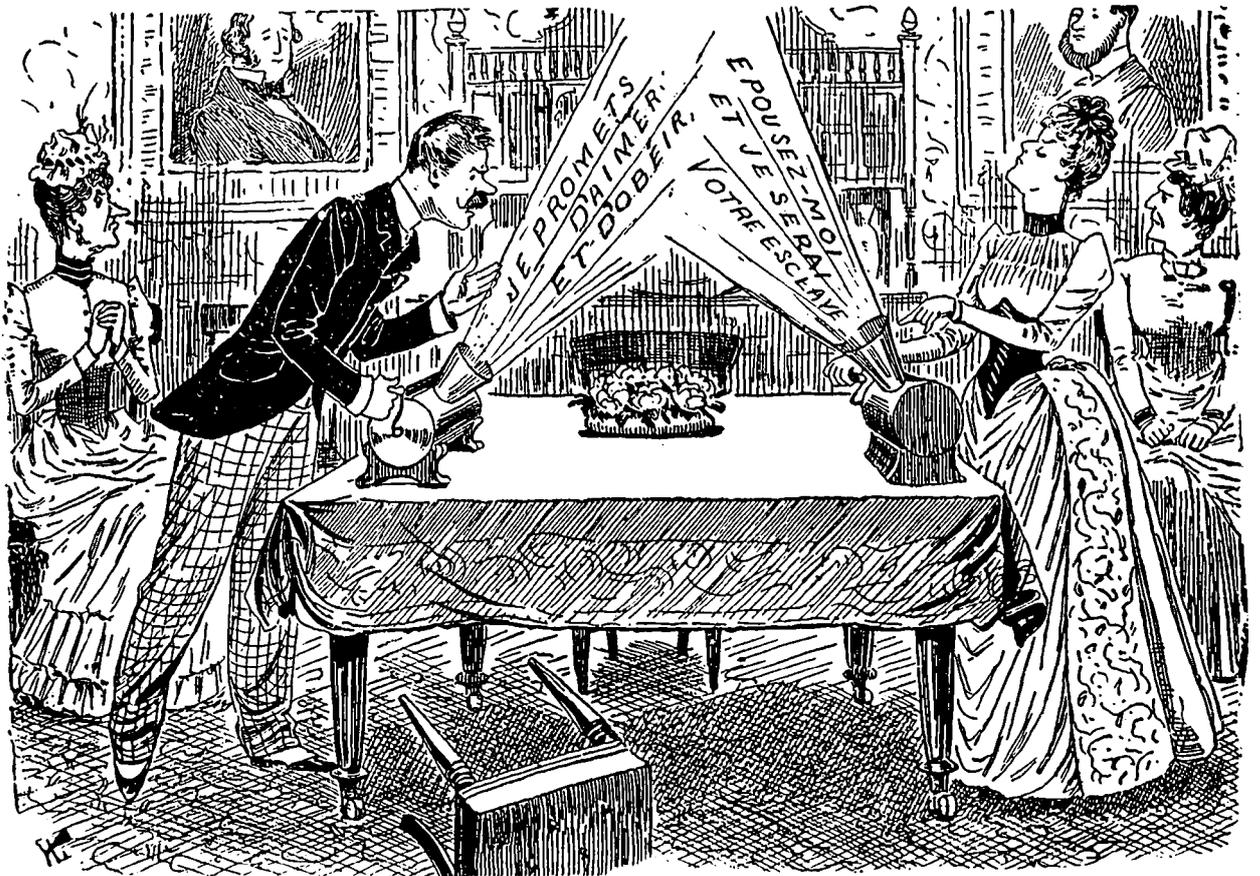
Cette compagnie achète de préférence les vieux souliers et, après les avoir triturés et soumis à la pression hydraulique, les transforme en rails pesant trois fois moins que les rails en fer et durant trois fois aussi longtemps.

POUR CONSERVER LE FLEURS FRAICHES

Dans le vase où devront être les fleurs, mettez du charbon de bois pilé, à peu près aux trois quarts du vase; ajoutez-y de l'eau, assez pour que le charbon soit bien tout saturé, après quoi vous plantez les tiges des plantes dans le charbon, et vous ajoutez un peu plus d'eau. Tous les jours vous ajoutez de l'eau fraîche.

CONTRE L'INSOMNIE

Il n'y a rien de plus désagréable et en même temps de plus fatal à la santé que l'insomnie. Que de remèdes on a pris, que d'essais inutiles! Voici le moyen le plus simple, le plus efficace: Lorsque vous vous sentez éveillé complètement, que vos yeux ne veulent plus se fermer, en un mot que vous ne pouvez plus dormir du tout, prenez un verre d'eau aussi chaude que vous pourrez l'endurer, et buvez tout d'un trait. Après quoi vous vous coucherez, et vous sentirez un vrai sommeil d'enfant vous envahir. Le remède est bien simple, mais bien efficace.



(Un coup de vent dans le ménage.)

Edwin (un an après le mariage). — Ah! C'est comme cela, parjure! Écoute ce que tu me juras lors de notre mariage!
Angelina. — Moi aussi, j'avais mis un phonographe sous le sofa. Voici tes engagements.

L'AMOUR

Tout homme a senti, ne fût-ce qu'un jour, cette étrange ivresse. Il y a un visage dont l'éclat illuminait ses insomnies, des yeux dont il a cherché le regard comme une plante cherche l'air et le soleil; une voix entre toutes a fait tressaillir les cordes intimes de son âme; et il a cru que ce visage, ce regard, cette voix étaient nécessaires à sa vie. Qui n'a passé le soir sous une fenêtre endormie avec l'espérance obstinée d'y voir seulement glisser une ombre? Qui n'a ramassé une fleur tombée ou jetée pour la garder toujours? On a été jaloux, on a versé des larmes dont on se souvient encore, dont on savoure encore l'amertume chère, longtemps après avoir oublié l'objet de tant de douleurs. Un lieu a été sacré sur la terre et l'on s'y est rendu seul, afin de revoir l'herbe foulée au pas de cette fête de la jeunesse,

qui semblait laisser partout des vestiges adorés. Quelque but que l'on ait voulu poursuivre à l'heure radieuse de ces premiers élans où l'on croit tout atteindre, on s'est dit: une seule âme, un seul regard me suivront dans la carrière; un cœur, un seul cœur, fera des vœux pour moi, se réjouira si je triomphe, si je succombe!... Et de tous les rêves de gloire, ça été le plus doux. Oui, tout homme a traversé cette fournaise, tout homme a été plus ou moins longtemps sous l'empire d'une femme, qui souvent ne l'a pas su. Il a voulu vivre, souffrir, travailler, mourir pour elle. Il a respecté, haï, pardonné; il a aimé enfin, et de cet amour, il a conservé un souvenir aussi durable que la vie.

LOUIS VEUILLOT.

REGRATTIER SARCASTIQUE

Marchand ambulante. — Avez-vous besoin de framboises ce matin?

Servante. — Non.

Marchand. — Des asperges?

Servante. — Non.

Marchand. — Du poisson frais?

Servante. — Non.

Marchand. — Des beaux radis?

Servante. — Non.

Marchand. — Des pommes de terre nouvelles que je viens justement de recevoir des Indes. Elles n'ouvriront pas les yeux quand le pompier viendra à la porte de cour.

Servante (rougissante). — Non; nous n'avons besoin de rien.

Marchand (à son compagnon). — Joe! va plus loin avec la voiture, nous sommes tombés sur une maison de pension.

LES PUISSANCES AU REPOS



LE CALUMET DE LA PAIX

LES PETITS BONHEURS DE LA VIE

Raconter une anecdote:

— La dire pour la première fois.

— La répéter.

— Se la faire demander par quelqu'un qui en a entendu parler.

— L'écrire à tous ses correspondant mâles et femelles.

— Y ajouter un mot de la fin.

— La faire imprimer dans un journal.

EN PATROUILLE



L'ESCADRON venait de faire halte sur la lisière d'un bois. Les postes de vedettes s'échelonnaient rapidement en avant du peloton de grand'garde. Les cavaliers des trois autres pelotons mettaient pied à terre, dérobés à la vue d'un ennemi probable par les grands chênes sinistres, dépouillés de feuilles, immenses sur le fond gris du ciel. Les chevaux attachés à la corde, ferrés l'un contre l'autre, mangeaient leur dernière ration, et les hommes, coupant à la hâte quelques branches, formaient un bivouac

improvisé sur la terre durcie de neige.

Un peu en avant, les officiers, étalant une carte d'état-major, discutaient sur la route à prendre. Hier on avait reconnu l'ennemi sur la droite. Ce matin on l'avait signalé à gauche. Était-on entouré ? Pourrait-on rallier, le gros du régiment dont on était séparé depuis l'avant-veille ?

Un des officiers appela tout à coup :

— Maréchal des logis Guyon !

Un grand jeune homme à la fine moustache blonde, le jugulaire du casque relevé hâtivement sur le cimier, s'avança. Il joignit les talons, salua et attendit.

Le capitaine, après l'avoir fixé un instant :

— Vous êtes de Juvigny, n'est-ce pas ?

— Oui, mon capitaine.

— En sommes-nous très éloignés ?

— De cinq à six kilomètres.

— Nous voulons savoir si l'ennemi occupe le village. Nous vous attendons ici. Prenez quelques hommes, voyez, et revenez vite.

— Bien, mon capitaine.

— J'oubliais. Si le village est occupé, tâchez de ne pas vous montrer. Il faut que l'ennemi ignore notre présence. L'escadron ne saurait tenir tête à des forces supérieures. De la ruse et de la prudence.

CRITIQUE DÉSÉSPÉRANTE



Artiste en villegatance. — Vois cela, chère. Je n'avais pas de toile ; j'ai pris mon mouchoir de poche. Regarde comme le dessin vient bien.

Femme rangée. — Quelle extravagance, Georges. Cette peinture ne partira jamais au blanchissage.

— On sera rusé et prudent, mon capitaine.

Le sous-officier appela quatre hommes, fit brider les chevaux et partit.

La forêt s'étendait jusqu'àuprès de Juvigny. Ils la longèrent, se dissimulant de leur mieux. Guyon avait confié la tête de sa patrouille à un Champenois comme lui, Montdézou, garçon intelligent et courageux, sur lequel il pouvait compter. Les trois autres étaient aussi de solides gaillards : en somme, l'élite de l'escadron.

Ils avançaient lentement. Le vent soufflait, leur jetant dans la figure leur pèlerine de leurs grands manteaux blancs, chassant la crinière dans leurs yeux. Les branches avaient, sous la rafale, des craquements sinistres, et, sur le funèbre lineal de neige, les chevaux avançaient avec prudence, renâclant quelquefois, tout étonnés d'être seuls. Bientôt, Montdézou, l'arme haute sur la cuisse, fit signe qu'il apercevait Juvigny. Le village se dressait en effet, dans la nuit grise, vaguement éclairé, les toits tout blancs, funèbres dans le silence, à deux kilomètres des cavaliers.

Une halte.

— Maréchal l'gis, voilà le nid, fit Montdézou à voix basse. Reste à voir l'oiseau maintenant.

— Conserve la pointe, répondit Guyon, et suis la lisière. Attention, vous autres, on va tourner le village.

Et la patrouille repartit.

Le village, c'était celui de Guyon. Il avait laissé là le père, la mère et Marthe, la promise. Il se sentait tout près d'eux maintenant et peut-être, à cette heure, l'ennemi envahissait la maison paternelle. Il regardait fixement ce toit, là-bas, aux deux cheminées grises, à droite du clocher. C'était à lui, ça, c'était la maison des vieux et le cœur du sous-officier battait maintenant bien fort sous l'épaisse tunique.

Montdézou marchait toujours, l'œil aux aguets, l'arme prête. Guyon, à cinquante mètres en arrière, ne le perdait pas de vue. On approchait : il ne restait plus qu'un demi-kilomètre. Mais la forêt s'arrêtaient là. Le reste devait être parcouru à découvert.

Montdézou se laissa rejoindre par le gros de la patrouille.

— Maréchal l'gis, il va falloir montrer sa fièle.

— Je le sais parbleu bien ! dit Guyon.

Il jeta un rapide coup d'œil sur la clairière, et n'y remarquant rien d'anormal :

— Allons, camarades. Nous ferons buissons creux cette fois.

— M'est avis, maréchal l'gis, que ces particu liers-là ont peur de montrer leur museau. Faut il y aller voir ?

— Sans doute ! répondit le sous-officier. Mais ne moissons pas dans la clairière. Toi, Montdézou, reprend tes cinquante mètres, et nous de vingt mètres en vingt mètres. Et maintenant, au trot !

Ils partirent ainsi. Aucun bruit ne venait du village. Pas de feux, pas de hennissements de chevaux, ni d'abolements de chiens.

— C'est bien tranquille murmurait Guyon, désiant.

Le cavalier de pointe n'était plus qu'à quelques pas des pre-

LES PETITS SECRETS DU COMERCE DÉVOILÉS



Gamin, etc. un marchand de saucisses. — Ça fera trois chats que vous me devez pour aujourd'hui. Je finirai ma douzaine demain.

mières maisons. Soudain une fusillade des mieux nourries partit de ces maisons mêmes. Le cheval de Montdézou cabra, affolé, et, tournant bride, revint à fond de train vers la patrouille. Celui de Guyon, les deux jambes de devant brisées, poussa un long hennissement de douleur et roula sur la neige ensanglantée, entraînant dans sa chute le sous-officier atteint en pleine poitrine.

— Tonnerre de tonnerre, j'ai mon compte !

Le reste de la patrouille s'empressait autour de lui. Mais Guyon, se rappelant les instructions du capitaine, devait avant tout empêcher l'escadron d'être surpris.

— Que fichez-vous là ? cria-t-il à ses hommes. Rentrez au camp ! j'en ai fini, moi ! Le capitaine voulait savoir si le village était occupé. Vous le voyez bien ; allez le lui dire !

Et, tandis que la patrouille s'enfonçait au triple galop dans la forêt sans recevoir les balles allemandes qui la poursuivaient, Guyon tourna les yeux vers son village, son clocher, sa maison dont les cheminées se voyaient encore dans le clair-obscur, et, rassemblant toutes ses forces, il leur envoya du bout des doigts un suprême baiser.

II

Par une de ces ironies du sort, telles que la guerre en présente à toute heure, c'était dans la maison de Guyon que l'ennemi avait installé son quartier général. Ce fut là que l'on apporta le sous-officier mortellement blessé. On l'étendit dans la cour sur un brancard improvisé, tandis que les officiers allemands, prévenus, faisaient battre la générale et poursuivaient vainement la patrouille.

Du premier regard Guyon reconnut où il était. Les deux visages qui se penchaient vers lui, c'étaient ceux du père et de la mère. Il les interrogea anxieusement. Eux, pleurant, répondaient à peine.

— Mon fils ! Mon fils !

Dans la nuit funèbre la scène était navrante. Les deux vieillards, inclinés vers le blessé, ne trouvant au fond de leur âme que ce cri pour exhaler leur douleur ; la neige couvrant la terre, la bise glaciale soufflant son hymne de mort, et là-bas, dans le lointain, des galops de chevaux, des sonneries de trompettes, se rapprochant, s'éloignant, des commandements, des jurons, tout le bruit enfin d'un d'un branle bas de combat.

Guyon se souleva tout à coup sur son brancard :

— Et Marthe ? demanda-t-il.

Le père et la mère se regardèrent, silencieux.

— Marthe ! répéta le blessé. Marthe !

Les vieux se tuisaient. Guyon, anxieux, les fixa d'un regard sombre, et, une troisième fois, d'une voix tremblante d'inquiétude et de fièvre :

— Marthe ! je veux Marthe !

Tout à coup, la porte de la cour s'ouvrit. Un officier de uhlan arriva au galop. Le cheval, les naseaux fumants, piaffa devant le brancard, tandis que, secouant le givre qui pendait à sa moustache, l'Allemand dit en mauvais français :

—Où est ton escadron ?

Guyon levant vers le uhlan des yeux brillants de fièvre :

—Je ne sais pas.

—Tu le sais, répondit l'autre. Nous avons battu les environs sans rien découvrir. Ce n'est pas la peine, vraiment, qu'on vous chasse vers nous depuis deux jours pour que nous vous laissons échapper. Où est ton escadron ?

—Mais je ne sais pas ! répondit encore le sous-officier.

—Ah ! le chien ! cria l'Allemand. Il ne dira rien. On le tuerait plutôt que de lui arracher une parole.

Se tournant alors vers le père et la mère :

—Que faites-vous là, vous ?

Le père du sous-officier répondit simplement :

—C'est notre fils !

—Votre fils ! ricana le Teuton. La belle famille, en vérité. C'est l'amoureux, sans doute, de la fille que nous avons condamnée hier pour transmission de dépêche à l'ennemi ?

—Marthe ! s'écria Guyon, se redressant brusquement sur sa couche.

—Ah ! tu te souviens, reprit l'Allemand.

—Marthe ! gémit le blessé. Je comprends. On ne disait rien... On se taisait. Elle est morte !... morte !

Une idée germa tout à coup dans le cerveau de l'officier. Il s'approcha de Guyon, et donnant à sa voix le ton de la persuasion :

—Non, dit-il, ta fiancée n'est pas morte, mais elle est condamnée. Nous l'avons surprise envoyant des dépêches à l'ennemi, communiquant avec les vôtres. En temps de guerre, on fusille pour cela. La sentence ne sera exécutée qu'au point du jour. Mais elle n'est pas irrévocable. Veux-tu qu'on lui fasse grâce ?

—Comment ? balbutia le blessé.

—Réponds moi, dit l'officier. Je ne te demanderai que peu de chose. Où as-tu laissé ton escadron ?

Guyon sentit le sang bourdonner à ses oreilles.

—Et à ce prix ? fit-il.

—Elle aura la vie sauvée.

La nuit s'éclairait peu à peu. Un premier rayon de jour filtrait à travers les nuages gris. Les trompettes allemandes sonnaient le réveil.

—Parle, reprit le uhlan. Voici le réveil qui sonne. Dans une heure, la sentence sera exécutée. Le blessé, en proie à la plus horrible pensée,

se dressa tout à fait sur son séant, les yeux égarés, fous, les traits livides. Un murmure erra sur ses lèvres, et le uhlan, tendant l'oreille, ne put entendre que ces mots :

—Oh ! la trahison !

Soudain, les tambours retentirent, lugubres ; les pas de troupes se rapprochèrent, et, par la porte de la cour ouverte, Guyon vit passer Marthe, les bras liés derrière le dos, entourée de soldats. Elle ne l'avait pas vu. Elle marchait, fière et courageuse, les pieds nus, les cheveux dénoués sur les épaules. Ses joues pâles ne tressaillaient d'aucun tremblement, ses lèvres seuls murmuraient pour une prière.

Guyon, les bras tendus, l'appelait d'une voix étranglée :

—Marthe !... Marthe !...

Le funèbre cortège se rangeait déjà sur la place. Les paysans, craintifs, entouraient en silence les troupes.

—Tu vois, continua le uhlan, elle va mourir si tu ne parles pas !

Un roulement de tambour retentit. Sur la place, un adjudant lisait, en mauvais français, la sentence à la condamnée.

Le père et la mère de Guyon coururent à la porte de la cour.

Le uhlan, du haut de sa selle, se pencha encore vers le blessé :

—Parle, parle ! Tu as encore le temps. Songe à ta fiancée, à celle que tu aimes, qui est devant les canons des fusils.

Le sous-officier, la tête renversée en arrière, remuait doucement les lèvres.

L'Allemand entendit deux mots :

—Pardon... Marthe !

—Chien ! s'écria-t-il, il ne parlera pas.

Guyon venait de se relever dans un effort suprême. Les bras tendus vers la place, les regards épouvantés, il s'agitait convulsivement sur le brancard, comme s'il eût voulu parler, sans que les mots puissent sortir de sa bouche.

Tout à coup, ses traits se contractèrent, il tomba inerte, laissant expirer sur ses lèvres une dernière parole :

—Patrie !

L'Allemand vit qu'il ne bougeait plus. Le cheval lui-même, flairant le cadavre, recula en hennissant. Alors, dans l'exaspération d'une rage impuissante, le uhlan s'élança, au galop, sur la place, beuglant plutôt qu'il ne criait :

—Feuer ! feu !

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

Un facteur de la poste et un cocher de fiacre se disputent.

—Comment ! s'écrie le premier, vous osez insulter un homme de lettres !

—Et vous, vous osez outrager un homme en place !

* *

Un Normand ayant prêté un jour dix louis à un Gascon, pour un moi, celui-ci les rendit exactement à l'époque fixée, au grand étonnement du prêteur. Quelque temps après, le Gascon étant revenu pour emprunter la même somme :

—Oh ! je ne vous prêterai plus rien, dit le Normand, on ne m'attrape pas deux fois.

* *

—Sargent, pourquoi donc que le commandant du 1er il a des lunettes vertes ?

—Cruchon ! c'est pour, lorsque sa femme lui fait prendre de l'orgeat, se figurer qu'il boit de l'absinthe.

* *

—Bonjour, cher monsieur Daniel, comment va ?

—Tout doucement. Vous venez pour le terme ?

—Mais oui.

—Diable ! vous me voyez desolé, cher monsieur, et... je ne suis pas en mesure.

—Qu'à cela ne tienne, ce n'est pas entre deux vieilles connaissances comme nous qu'on s'inquiète pour si peu. Dites donc, ne vous gênez pas ; je monte chez Bertrand, vous savez, mon locataire du quatrième ; en redescendant, je passerai, voilà tout.

POINT A ÉCLAIRCIR

Madame Tantejean. — Les philosophes ne s'accordent pas beaucoup quant à la période de la vie de l'homme qui est la plus longue. Quelle est votre opinion, docteur ?

Docteur. — Oh ! ça varie. Chez les femmes, par exemple, la plus longue période est généralement de 29 à 30 ans. Je sais fort bien, que pour une femme, il s'est écoulé dix années depuis sa vingtième jusqu'à sa trentième année.

N'IMPORTE QUOI, A PART CELA

Un père de famille en prévision d'un tremblement de terre annoncé, envoya ses deux bambins chez leur oncle qui, par la distance, se trouvait à l'abri du danger. Quelques semaines plus tard, le père reçoit la lettre suivante : " S'il te plaît, rappelle tes enfants, et envoie-moi le tremblement de terre.

IL Y A DU MONDE MALCHANCEUX

Alice. — Papa, je ne voulais pas te le dire, mais je ne puis pas m'en empêcher. J... je m'étais arrangé... gé... pour être en... le... vée cette nuit.

Le père, père de sept autres filles. — Ça c'est ma chance ! Quelle affaire avais-tu de venir m'en parler ? Je suppose qu'il faut que je t'arrête maintenant ?

PRENONS NOS PRECAUTIONS

Commis d'hôtel. — Monsieur, ici les clients doivent payer d'avance.

L'hôte. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Commis. — Oh ! rien d'insultant, monsieur. Le dernier voyageur qui est venu ici est mort en avalant un petit os de poulet avant de payer sa note. Alors vous comprenez que maintenant le patron prend des précautions.

LA SUITE A DEMAIN



M. Tirefoot, (à la veille de faire la grande demande). — Le temps est maintenant arrivé, mademoiselle, de vous dire, ce que je voulais vous dire il y a une heure. Est-ce que vous ne pouvez pas le deviner dans mes yeux ?

Delle Tirefoot. — Ah ! vous voulez me dire bonsoir ! En effet, vous avez du sable dans les yeux.

LA VRAIE RÉCLAME



Prédicant. — Dites-moi donc ce qu'il faut faire pour attirer les gens à mon église ?

Nouveau converti. — Dimanche prochain, je vais vous avoir du monde ! Je vais organiser une belle bataille de chiens.

LA SENSIBILITÉ DES FEMMES



(Un parti de tir aux pigeons)

Lucie. — Quels êtres cruels que ces hommes ! S'amuser à tuer ces chers oiseaux ! Br !
 Alfred. — Vous avez raison. Rentrons à l'hôtel.
 Lucie. — Attendez une minute que je voie si monsieur Russell va en tuer autant que monsieur Surcouf.

Les Œuvres de Génie

Klopstock, le poète Allemand, reçut un jour la visite d'un élève qui lui demanda l'explication d'un passage de ce grand poète. Après avoir lu le vers en question, Klopstock le rendit à l'élève, en disant : "Je ne me rappelle plus ce qu'il veut dire, mais je sais que lorsqu'il l'a écrit, j'en ai été satisfait comme de l'un des plus beaux vers de ma vie. Consacrez donc votre vie, jeune homme, à en découvrir le sens ! Il en vaut la peine."

PAS INTIME

Charles. — Et vous avez connu le succès ?
 Pierre. — Hem ! oui, de vue.

RIEN DE GATÉ



— Comment, Yvonne, dans la tasse de Monsieur... et avec tes gants !
 — Oh ! maman, y sont sales...

FEUILLETON DU SAMEDI

DÉSIRÉE

V

(Suite)

Arrivée là, Désirée vit un spectacle nouveau, huit vieux, armés de huit faux, les manches de chemises retroussées, taillaient en ligne dans l'herbe haute.

Au milieu, Le Bolloche, le plus grand de tous, sa jambe de bois en avant, travaillait comme un jeune homme. C'était merveille de voir l'ampleur de l'entaille circulaire qui se creusait devant lui, à chaque coup de sa faux. Il ne s'arrêtait pas, comme faisaient les autres, qui, sous prétexte de redresser une brèche, tapotaient un petit quart d'heure sur leur lame.

Il était de corvée, et prenait la chose au sérieux. Chef d'escouade, songez donc ! Il mettait de la vanité à paraître infatigable, à largement arrondir ses bras, à ne pas se laisser distraire surtout ; non, pas même quand une vieille sœur passait derrière la ligne des faucheurs, un piquet de cidre à la main et disait :

— Allons mes petits bonshommes, ne travaillez pas trop, buvez un peu, il fait si chaud.
 Désirée s'approcha. Il la regarda d'un air contrarié.

— Tu vois bien, dit-il, que j'ai de la besogne à abattre ! Va m'attendre là bas. La fauche, mon enfant, c'est comme l'astiquage : ça ne s'interrompt pas !

Et, disant cela, il était superbe, la tête droite la main appuyée sur sa faux relevée ;

il se sentait admiré par les camarades, ruines plus effondrées que lui.

— Là-bas ! répéta-t-il.

Désirée gagna la place qu'indiquait le geste du bonhomme, un peu loin dans le pré, à côté de la haie.

Là, elle s'assit dans l'herbe, non sans avoir observé, en elle-même, que le moulin était proche, et qu'il ne virait pas. La pensée du meunier ne l'avait guère quittée. Elle l'avait occupée le long du chemin, à présent elle faisait battre son cœur, plus vite que de coutume, sous sa taille de coutil à fleurs. Et la pensée qui nous tient, vous le savez, nous pose et nous modèle à sa guise.

La jeune fille ne regardait pas la haie, sans doute, mais elle la surveillait du coin de ses yeux clairs errant sur la prairie. Elle attendait quelque chose qui devait venir de là. Elle se sentait toute voisine d'une heure grave et mystérieuse encore de sa vie. Pour un souffle d'air dans les ronces, elle tressaillait.

La coulée d'un mlot sur les feuilles mortes lui paraissait un pas qui s'approche. Parfois elle fermait les yeux pour se ressaisir elle-même, pour ne pas céder à je ne sais quel vertige qui la prenait. Elle avait envie de dire aux marguerites : — voyez ces idées folles qu'elle n'avait jamais eues ! — Ne me fixez pas ainsi, toutes ensemble, avec vos yeux d'or. Je suis une pauvre fille que vous ne regardez pas d'ordinaire."

Il lui semblait que ces milliers de témoins observaient son air troublé. Elle serrait alors, de sa main gantée, l'ombrelle qui baignait ses joues, son front, toute sa blonde personne, d'un reflet rose.

L'idée que son ombrelle la rendait plus jolie, qu'elle lui donnait l'air d'une demoiselle lui traversait l'esprit. Et, souriante, heureu-

se et inquiète à la fois, parmi les herbes qui l'enveloppaient de leurs graines, elle était plus charmante encore.

La grande ravée de deux heures chauffait le pré. Le parfum du foin s'en élevait comme l'encens de l'été. Et les faucheurs s'avancèrent en balançant leurs bras. Combien de temps elle demeura ainsi ? Ellen'en savait rien.

L'amour ne compte pas la durée de ses rêves. Tout à coup, sans quel eut perçu le moindre bruit de pas ou de feuilles remuées, elle entendit une voix qui disait, de l'autre côté de la haie :

— Désirée !

Tout le sang de ses veines reflua vers son cœur. Elle resta immobile, pâle comme si elle allait s'évanouir. A travers l'aubépine, la même voix répéta :

— Désirée !

Alors, elle se leva doucement, et se détourna.

C'était lui, il était venu, ainsi qu'elle l'avait pressenti. Il la regardait, à moitié caché par la haie. Et dans ses yeux il y avait l'aveu de son amour, et la fierté de se sentir aimé. Un brin de genêt pendait au ruban de son chapeau. Il n'avait pas fait de toilette. Il était accouru en l'apercevant, lui riche, dans ses vêtements de travail, comme un brave garçon qui ne cherche pas à en imposer.

Chose étrange, ce fut ce contraste entre elle et lui qui frappa d'abord Désirée, et son trouble s'en augmenta. Elle s'était attifée, elle qui gagnait à peine sa vie, elle dont les parents, faute de pain, avaient dû recourir à la charité des sœurs.

Son ombrelle et ses gants de fil, deux luxes qu'elle n'avait jamais eus, lui firent l'effet d'un mensonge. Elle en fut gênée. Elle eut honte. Sa joie de tout à l'heure, sa gloriole d'être

bien mise, lui parurent ridicules, coupables même, Elle se prit à se détester. Sans cesser de regarder vers la haie, sans rien dire, elle enleva ses gants de fil, et les laissa tomber à terre.

L'ombrelle rose échappa à ses mains et roula sur l'herbe. Puis, quand elle fut redevenue la simple ouvrière, aux mains nues, les joues exposées au soleil, dans la robe qu'elle portait depuis longtemps, sans plus rien d'apprêté, la vraie fille enfin du pailleur de chaises, un seul mot lui monta aux lèvres, un mot d'amour humble et triste.

—C'est que je suis très pauvre ! dit-elle.

Mais lui se prit à sourire, d'un bon sourire tendre. Il savait bien qu'elle l'était. Il la voulait ainsi. Et comme elle demeurait immobile, toute rouge à présent, dans la joie grandissante de l'amour accueilli, il écarta les branches, pour la mieux voir, et dit :

Viens, Désirée !

Elle obéit, comme s'il eût été en droit de la commander. Elle lui appartenait déjà.

A quelques mètres de là elle trouva une brèche, il lui tendit la main, elle passa la haie. Tout une volée de papillons passa devant elle.

Une fois de l'autre côté, Désirée ne retira pas la main qu'elle avait donnée, et se tenant ainsi, tous deux, elle et son ami comencèrent autour du moulin une promenade, la meilleure qu'ils eussent faite l'un et l'autre.

Cependant Le Bolloche, arrivé à l'endroit du pré qu'il avait désigné à sa fille, s'arrêta devant l'ombrelle qui n'abritait plus, posée sur son manche et deux de ses baleines, qu'une touffe de marguerites et de boutons d'or. Il en conclut naturellement que Désirée n'était pas loin, chercha dans le pré, n'y trouva rien, regarda par dessus la haie, et l'aperçut au bras du meunier. Il ne s'en émut pas plus que de raison, sachant que sa fille était sage, et trouvant à l'autre l'air honnête.

Son premier mouvement fut de les héler. Mais il y avait trop de monde autour de lui. Il préféra les aller trouver. Si bien que, cinq minutes après, Le Bolloche, Désirée et le meunier causaient tous trois.

Dix minutes plus tard, il en était de même. Une heure s'écoula sans que le sujet, parût-il, fût épuisé. L'ombre du moulin s'allongea sur le tertre.

Les sept facteurs restants se reposaient de plus en plus. Le chef d'escouade ne rentrait pas. Il fallut qu'une sœur le rappelât en disant : " Eh bien ! eh bien ! père Le Bolloche, ce n'est pas jour de sortie, aujourd'hui ! "

Alors, le groupe se sépara : le vieux revint vers l'hospice, Désirée reprit le chemin de la ville, et le meunier monta son échelle...

Quand la nuit fut arrivée, et que les petits vieux furent couchés, Le Bolloche qu'un rayon de lune empêchait de dormir, éveilla son voisin de lit pour lui dire :

—Père Lizourette, je marie ma fille !

—Désirée ? avec un zouave ?

—Non.

—Avec un cavalier, alors ?

—Non.

—Ce n'est qu'un lignard ? reprit le voisin avec un air de considération. Tu la maries dans la ligne ?

—Pas même. Il n'a fait que deux mois comme fils de veuve. Je sais bien que ce n'est guère. Mais, que veux-tu, il joue du fifre dans une musique, où il y a beaucoup d'anciens soldats.

—Ah ! il joue du fifre !

—Oui.

—Joli instrument !

—Un peu petit, répondit Le Bolloche. Seulement les enfants se convenaient. J'ai vu ça, et alors...

—T'as bien fait dit Lizourette sentencieu-

sement, faut pas être dur avec la jeunesse.

Et les deux vieux braves, satisfaits, ayant épuisé toutes leurs idées, s'endormirent. Le rayon de lune qui donnait sur Le Bolloche se promena sur Lizourette, puis, sur les lits voisins dont l'alignement avait l'air d'une rangée de pierres blanches. Quand la sœur Dorothée, en tournée d'inspection, passa près de Le Bolloche :

—Ce bon petit vieux, pensa-t-elle, a-t-il l'air content ! Ça fait plaisir !

A la même heure, le jeune meunier, accoudé à sa fenêtre ronde, songeait, la tête baignée dans l'air vif qui soufflait dans la rivière, et si joyeux d'être au monde que lui, tranquille et taciturne de nature et pas poète du tout, il avait envie de chanter.

Il regardait au loin, par dessus la ville, un point de l'horizon où les petites lumières des bees de gaz, plus espacées qu'ailleurs, indiquaient le commencement de la campagne.

Là, son cœur lui montrait, radieuse étendant la paille au soleil, la fille qu'il avait choisie, celle qui tantôt lui avait donné la main, celle qui bientôt serait sa femme.

Et cependant il faisait tout nuit, et dans l'enclos Désirée n'apparaît point la paille de seigle. Elle était debout, près du lit de la grand'mère, qui avait bien voulu se coucher comme à l'ordinaire, mais qui ne voulait pas dormir.

—Raconte-moi encore quelque chose de lui, disait l'aveugle. Est-ce qu'il est blond de cheveux ?

—Plutôt brun, répondait en riant Désirée.

—Un visage réjoui ?

—Assez.

—J'aime ça, reprenait la vieille. Mon défunt était de même. Cause-t-il beaucoup ?

—C'est selon. Avec moi, il ne s'arrêtait guère.

—Voyez-vous, cette petite, comme c'est fier d'être jeune ! Et tu dis qu'il a du bien ?

—Oh ! beaucoup, grand'mère, bien plus que nous.

—Mais sais-tu que je n'en reviens pas, ma fille ! Comment as-tu fait pour lui plaire ?

Désirée riait de tout son cœur, d'un rire qui signifiait : " Dame, grand'mère, si vous pouviez me voir ! "

Et, de fait, elle était belle ainsi, toute rayonnante de joie profonde et calme, l'humble pailleuse de chaises. Et quand la grand'mère eut cessé de bavarder, quand elle-même, aux premières heures du matin, parvint à s'endormir, elle rêva des rêves charmants : que le moulin avait des ailes neuves, qu'il y avait au bout quatre bouquets d'orange, qu'elle se tenait, en beaux habits, sur le seuil de la porte, et qu'en sortant de l'école les enfants passaient devant elle, et la saluaient disant :

—Bonjour, Madame !

La grand'mère avait raison de se réjouir, car il avait été convenu, de convention expresse, sur la demande de Désirée, que le jeune ménage habiterait la maison du pré.

Sa vieillesse allait se trouver bien abriter entre ces deux mariés qui la soigneraient. Elle aurait assurément sa part de bonheur, comme dans un verger un vieil arbre à moitié mort sur qui d'autres pleins de sève laissent tomber leurs fleurs, si bien qu'on s'imagine encore qu'il a fleuri.

Ce meunier du moulin blanc était un honnête garçon, accommodant, et très amoureux, puisqu'il consentait à faire ainsi, chaque matin et chaque soir, la route qui séparait son moulin du faubourg.

De ce côté là, tout était rose ; il n'y avait point de gens si contents d'être jeune que Désirée et son fiancé, ni de vieille femme moins triste d'être vieille que la grand'mère Le Bolloche. Mais aux Petites-Sœurs un nuage assombrissait l'humeur de l'ancien sergent.

Après quelques jours de parfaite satisfaction, il était tout à coup tombé dans une mélancolie noire. Qu'avait-il ? Du chagrin de quitter sa fille ? Eh non ! le sacrifice était consommé. Même il s'habitua de plus en plus à l'hospice, aux camarades, au café abondant des sœurs, à leurs soins, au *far niente* ensoleillé du champ de seigle.

Son futur gendre l'avait-il offensé ? En aucune façon. Le Bolloche souffrait de ce qui, dans sa vie, avait tenu et tenait une si grande place : du besoin du panache. C'était un glorieux.

Dans sa pensée étroite d'ancien sergent galonné, chevronné, il roulait maintenant, à toute heure du jour, la même plainte qu'il ne contait à personne :

—Quelle mine aurai-je, à la noce de Désirée, nippé comme je suis, avec une veste loqueteuse, mon pantalon trop court, mes sabots, ma chéchia de zouave usé par plaque et sans fond ? Est-ce là une tenue ? Je ferai rire de moi les parents et les amis qu'on invitera en nombre,— car ce sera une belle fête ; ceux qui m'ont vu il y a vingt ans auront honte de me connaître, et Désirée elle-même, toute bonne fille qu'elle soit ne sera pas flattée, elle, dans sa robe neuve de mariée, d'avoir à côté d'elle un tel bonhomme de père. Il vaut mieux n'y pas aller. Non, je n'irai pas !

Et il avait déjà commencé à préparer ses compagnons d'armes et le dernier asile à cette résolution désespérée. " Je n'irai probablement pas, leur disait-il. J'ai un diantre de rhumatisme à l'épaule !... "

Mais ils n'en croyaient rien. Un rhumatisme, lui ! Allons donc ! Quand il se promenait seul, ils le voyaient de loin, faire le moulinet avec sa canne et couper d'un coup sec les laitrons paussées au bord du champ. La vigueur seule du moulinet avait suffi à prouver que Le Bolloche mentait ; elle indiquait aussi un état violent de l'âme, que les sœurs, naturellement, n'étaient pas sans remarquer.

—Je ne sais pas ce qu'a notre petit père Le Bolloche, disait sœur Dorothée, il mange bien, il boit bien, il dort bien, il a eu, avant-hier encore, sa provision de tabac, et il n'a pas l'air heureux !

En effet, d'ordinaire, les petits bonshommes qui ont tout ces biens là ne se trouvent pas à plaindre ! Comme elle était femme et très fine, — ce qu'aucun vœu n'empêche, — elle voulait savoir. Un matin qu'elle habillait un de ses compagnons d'armes,— car Le Bolloche s'habillait tout seul,— elle pressa celui-ci de questions adroitement posées. Elle ne lui demanda pas :

—Qu'avez-vous ?

Non, mais soupçonnant bien que la peine avait pour cause le mariage de Désirée, elle dit :

—J'espère que vous serez content, mon petit père, de voir votre fille en mariée.

—Sans doute grogna Le Bolloche.

—Et la noce, où se fera-t-elle ? Dans le pré, je parie ?

—Oui.

—On dansera ?

—Oui.

—Et vous ouvrirez la danse, n'est-ce pas ?

Le Bolloche ne se contenta plus.

—F... comme ça, oui, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Un ancien sous-officier de zouaves ! Plus souvent que j'y danserai... Je n'irai même pas !

—Oh ! mon petit père, dit la sœur en riant, que vous êtes coquet !

Elle qui ne l'avait jamais été !

Le Bolloche prit mal la plaisanterie. Le pli de sa bouche, aux deux coins, se creusa.

—Je ne suis plus qu'un mendiant ici, dit-il mon temps est fini, fini ; je ne veux plus paraître en société, et voilà !

Il s'en alla à grands pas, en maugréant. Sœur Dorothée le suivit des yeux. Un sourire allongait ses lèvres, un sourire où il y avait de la pitié et du plaisir d'avoir été fine, et aussi le rayonnement d'une jolie idée qu'elle venait d'avoir.

Elle se hâta d'habiller le père Lizourette, lui fit un nœud de cravate qu'elle s'amusa à disposer en ailes de papillon: dit en lui donnant sa canne.

—Vous êtes beau comme un astre, allez-vous promener!

Puis elle quitta la salle et se dirigea vers la chambre de la supérieure. Le long des grands corridors silencieux, elle glissait légère, et comme portée sur les ailes de la pensée qui lui était venue.

Il se passa trois semaines, pendant lesquelles Le Bolloche fut de plus en plus triste.

Enfin, le jour fixé pour les noces de Désirée arriva.

Ce matin-là, Le Bolloche, qui avait à peine dormi, se leva un peu avant les autres, et descendit, sous prétexte d'aller bêcher son jardin. Mais, à peine dehors, il s'arrêta, il chercha au loin la contrée où son pauvre esprit avait erré toute la nuit.

De la colline de l'hospice, et ancien comme il était, il ne pouvait apercevoir la maison. Mais dans la brume bleue du matin il distingua la tache blanche que faisait le faubourg, et les verdure pâles qui étaient les vergers.

Un soufle pur arrivait de là, le pauvre vieux se sentit les yeux pleins de larmes.

Et il crut entendre, apportée par le vent, une voix qui disait :

—Allons, père, levez-vous, venez, voici les noces! Grand-mère a une robe neuve, que mon fiancé lui a payé. Moi, je suis belle comme le jour. J'ai une couronne en fleurs de cire, un châle à dessins et une broche pour l'attacher; j'ai le cœur en joie surtout, car dans trois heures nous partirons pour nous aller marier. Venez, je veux vous embrasser bien fort, pour m'avoir donné la vie, qui est si bonne à présent, la vie qui s'ouvre comme une fête. Venez me voir heureuse!

Le Bolloche troublé, l'esprit à moitié égaré, hésita un moment, puis il reprit ses sens, branla la tête regarda une dernière fois le faubourg, et répéta ce qu'il n'avait cessé de dire :

—Non, je n'irai pas!

Il se mit à descendre vers le fonds de l'enclos, où était le jardin. Mais il n'avait pas fait trente pas, que quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se retourna.

C'était sa femme.

—Mon homme, dit-elle, viens-t'en avec moi.

—Où donc!

—Viens-t'en au parloir avant d'aller chez nous.

—Il n'y a plus de chez nous.

—Viens-t'en tout de même, tu verras.

D'ordinaire, il ne cérait pas facilement aux demandes de sa femme, mais il était si abattu, et elle avait l'air de si belle humeur que, moitié par indifférence et passivité, moitié par l'attrait d'une surprise entrevue, il la suivit.

Arrivé à la porte du parloir, près de la porterie, la mère Le Bolloche s'effaça le long du mur, et laissa passer son mari.

—Entre, Le Bolloche, dit-elle, et habillons-nous pour les noces.

Le bonhomme entra et demeura stupéfait.

Il venait de découvrir, bien plié sur le dossier d'une chaise, un vêtement complet, plus beau qu'il n'en avait jamais porté depuis qu'il était dans le civil : un pantalon gris encore propre, un gilet, une redingote noire, une cravate claire à pois bleus et un chapeau de soie qui avait subi plus d'un coup de fer, mais

droit encore sur sa base, suffisamment noir et d'une forme évasée par le haut, en tout semblable à celle de l'ancien shako, ce qui ne pouvait manquer de plaire à un vieux militaire comme Le Bolloche.

Celui-ci, sans plus hésiter, commença à s'habiller. Tout allait bien. On aurait juré qu'un tailleur lui avait pris sa mesure.

Quand il mit la main dans la poche de son pantalon, il retira une pièce de monnaie. Quand il croisa sa redingote, sa médaille militaire y brillait au bout d'un ruban neuf.

Pendant ce temps-là, la petite vieille passait une robe de cotonnade à grands plis, épinglait sur sa taille un mouchoir jaune à raies brune, éclatant et nuancé comme un oeillet d'Inde, attachait les brides d'un bonnet richement orné de deux coques bleues. Décidément sœur Dorothée n'avait rien oublié. Pour elle, tant de belles choses représentaient bien des heures de travail, plusieurs veillées tardives, — puisque les sœurs n'ont pas de loisir le jour, pour ces gâteries exceptionnelles.

Mais quand ils sortirent du parloir, et qu'il vit dans la cour sa charrette nouvellement peinte, l'âne attelé, brossé et endimanché lui aussi, avec des pompoms rouges aux oreilles, le pauvre bonhomme n'y put tenir; la grosse larme roula sur ses joues. Il alla droit vers la sœur Dorothée, qui se tenait à la tête de l'équipage, et lui prit la main.

—Ma sœur! dit-il, d'une voix étouffée.

—Quoi donc, mon bon petit vieux?

—Ma sœur, ça, c'est de la religion, et de la bonne! Je m'y connais, vous pouvez me croire, car j'ai beaucoup voyagé! Eh bien, vrai!

Il ne put achever. Mais la sœur comprit bien. Il monta, fit asséoir, sa femme près de lui, et piqua l'âne.

Au bout de dix pas, avant de sortir de l'hospice il arrêta la bête, se retourna, et dit en-

core, la mine épanouie cette fois :

—Sœur Dorothée, puisque ça avait l'air de vous faire plaisir, je danserai aux noces de Désirée.

—Soyez sage! répondit la sœur.

Et pendant qu'ils s'éloignaient au trop menu de l'âne, entre les deux murs de la rue voisine, la sœur avait envie de pleurer elle aussi, sentant bien qu'elle avait gagné le cœur du vieux zouave, du plus rude de ses "petits bonshommes".

FIN

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle
—16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Écrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux.
Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS : Lucien Faucou, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK : F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

LYCEUM OPERA HOUSE

Coin des rues Ste-Catherine et
St-Dominique.

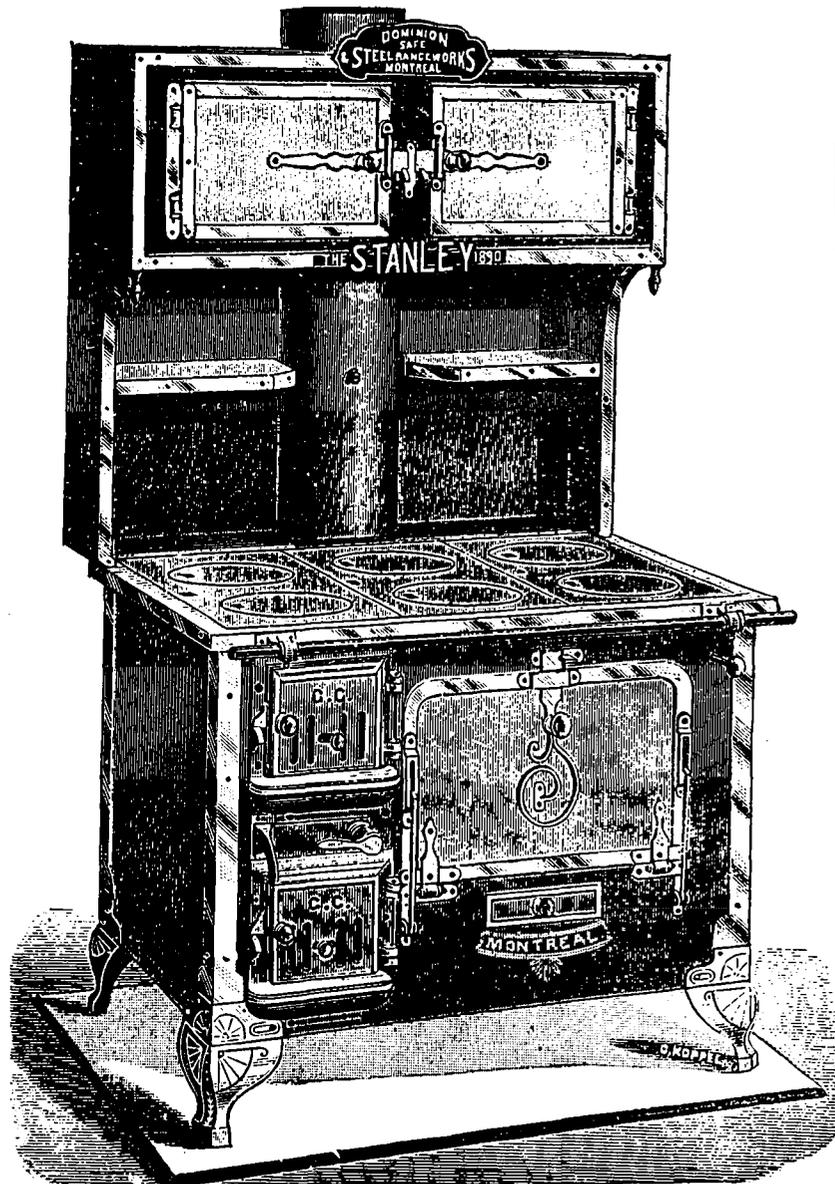
Semaine commençant **LUNDI le 6 JUILLET** :

FRA DIAVOLO!

ADMISSION : 10, 20, 30, 40 et 50c, selon le site.

Bureau des loges, aux salles des pianos de
New-York.

W. W. MOORE, Gérant.



GODEF. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

LE MUSÉE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 15 Juin 1891: *Le vicar de la Garde-Chasse*, par Louis Castel. *Causerie de quinzaine*. — *La légende des ailes*, par E. Causé. — *Les dix doigts de Jean Rulhié*, par Sixte Delorme. *Le Salon*, par G. Migeon. *Le miracle de Puginelli*, par H. Fayel. *Sans lui*, par Louise Mussat. — *Science en Famille*, par L. Balthazard. *Crispi. Bismarck et la triple alliance en caricature*, par J. Grand Costeret. *Musique*, par Eug. Muller. — *Titre et table du sixième volume.*

ILLUSTRATIONS de *Silber*, *E. Causé*, *J. Waprez*, *Orange*, *Rompe*, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 14 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PRENEZ LE

REMÈDE de DAWSON

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix: \$1.00

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.
Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISSANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Besette & Neville,
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,
218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

Sommaire du No 59. — Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. Cours de l'Hôtel de Ville, par M. Jules Canton. — *La France et le monde Littéraires*: M. Fagnat à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. — Plainte, par M. Adolphe Tessier. Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hôtel de ville, cours de Ménard, par M. Vel. — Académie de Mâcon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. — A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 36me séance du salon, par M. Eugène Ledrain. Le Bouddhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. — Variétés. — Théâtres et Concerts.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

Sommaire de la 966e livraison (23 Juin 1891.)

TEXTE: L'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. — Les Jumeaux de la Bouzarque, par H. Meyer. — Une poursuite, par Mme de Nanteuil. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,450 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

PARC LAVAL!

La plus jolie place d'été

DES ENVIRONS DE

MONTREAL

\$35.00

POUR UN LOT A BATIR

Grandeur 24 x 100

400 Lots vendus en 4 Semaines

TOUT LE MONDE ACHÈTE

— AU —

PARC LAVAL

Excursion Gratuite tous les jours

A 4.40 HEURES

\$10 COMPTANT, \$5 PAR MOIS

PARENT FRERES,

46 RUE ST-JACQUES

MONTREAL

